

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

24 ANNÉE

N° 7

1881 JUILLET

Rapport présenté à l'Assemblée générale annuelle

*de la Société scientifique d'Études psychologiques, le 28 mai 1881,
par M. J. Camille Chaigneau, secrétaire.*

Mesdames, Messieurs,

Voici que nous commençons une nouvelle année sociale, la quatrième; mais, avant de l'inaugurer, il est bon de jeter un coup d'œil en arrière et de nous rendre compte des travaux accomplis pendant l'année qui vient de s'écouler. Bien que nous n'ayons pas pu toujours réaliser nos vœux dans la mesure de notre légitime ambition, ni donner encore à nos recherches tout le développement que nous espérons produire par de nouveaux efforts, la somme de ce que nous avons pu faire constitue néanmoins un résultat sérieux et substantiel; et nous sommes autorisés à croire que la Société scientifique d'Études psychologiques, solidement établie par la persévérance de ses commencements laborieux, définitivement assurée de sa vie matérielle, spirituelle et morale, est en bonne voie de progrès pour étendre son influence et répandre le fruit d'études précieuses jusqu'ici trop méconnues dans le monde de la science.

Il importe tout d'abord de constater, pour l'honneur de notre Société en particulier, et aussi de toutes celles qui ont maintenu contre le scepticisme la réalité des phénomènes du magnétisme, il importe de constater que ces faits, courageusement et longuement sauvegardés par les simples milieux de bonne volonté, commencent à s'imposer à la science officielle, non pas encore en totalité, il faut le reconnaître, mais en assez forte dose cependant pour que leurs défenseurs assidus puissent se montrer fiers d'un commencement de victoire.

Or, nous savons trop combien les phénomènes d'ordre psychologique s'enchaînent et s'entraînent rigoureusement les uns les

Juillet 1881.

autres, pour ne pas prévoir déjà vers quelle suite de recherches le monde scientifique se trouvera progressivement porté malgré ses hostilités de la première heure. Ce qu'il y avait de plus difficile à faire accepter, c'était le caractère réel et nullement charlatanesque de certains faits observés dans des conditions de contrôle positif ; ce qu'il y avait de plus difficile à obtenir, c'était un degré quelconque d'attention pour ces valeurs palpables et pourtant méconnues, véritables déclassées de l'étude expérimentale et philosophique, pour ces faits qui, comme les deshérités, demandent leur place au soleil et leur classement dans l'ordre où la nature les appelle.

Une fois aux prises avec de telles manifestations, une fois saisie dans leur engrenage, la science, qui en est encore à chercher dans le seul système nerveux la solution des premiers problèmes posés, verra surgir des questions de plus en plus complexes qui l'embarrasseront, qui la troubleront, et qui, après bien des révoltes, après bien des revanches d'idée préconçue, après bien des systèmes illusoire, la conduiront à constater au moins le dédoublement possible de la nature humaine, c'est-à-dire à trouver dans la propre logique de son œuvre la clé du spiritualisme.

Ce sont les données du magnétisme qui sont à la base de la psychologie expérimentale, et voilà pourquoi nos séances régulières d'expérimentation commencent toujours par des manifestations magnétiques. Le sommeil somnambulique, la catalepsie, partielle ou générale, sont des faits sur lesquels il n'y a plus à attirer l'attention d'une manière spéciale, puisque la médecine les constate dans ses hôpitaux et que la science les discute à la Sorbonne. De quelque façon qu'on les explique, on les admet, ils sont acquis. Il y a donc à rappeler plus particulièrement notre mémoire sur les expériences qui témoignent d'une action à distance, indépendamment de toute excitation des organes de la vue et de l'ouïe. Nous citerons notamment un phénomène produit à plusieurs reprises par M. Joret sur Mlle Elisa Ramelot, et qui consiste à agir sur la patiente en mettant, entre elle et lui, l'obstacle d'un mur épais, c'est-à-dire en passant dans une pièce voisine : dans ces conditions, le double fait de sommeil et de catalepsie générale a été obtenu à la volonté du magnétiseur, ce qui prouve bien la réalité d'un agent subtil capable de traverser les corps opaques et d'opérer une modification dans l'organisme. Nous mentionnerons également les faits de transmission de pensée que nous avons cons-

tatés, grâce au concours assidu de ces mêmes personnes, et ceux que M. Cochet a produits avec un succès remarquable sur une somnambule très sensible, Mlle Véronique. Il y a là une action à distance, une communication d'intelligence à intelligence, sans intervention d'aucun élément vibratoire d'ordre proprement physique. Nous voilà donc conduits en dehors des théories de l'hypnotisme. Ces résultats, et d'autres encore, méritent particulièrement d'être mis en lumière, car ils peuvent devenir sujets à réflexion pour ceux qui, confondant la cause efficiente avec certaines causes prédisposantes, ne veulent voir, en ces matières, autre chose qu'une sensibilité extrême, et même pathologique, du système nerveux.

Les faits d'attraction et de répulsion sont également dignes d'être observés à ce point de vue, ce que nous avons pu faire à chaque séance de M. Joret et de Mlle Ramelot. Enfin les phénomènes d'extase et de charme, auxquels ils nous ont fait assister, sont aussi intéressants que curieux. On ne saurait trop remercier M. Joret et Mlle Ramelot pour leurs services assidus. Il est arrivé souvent à M. Joret d'essayer son action sur les personnes de l'assistance; plusieurs ont été prises de somnolences, quelquefois de vertiges et de malaises. Bien que ceci ait eu lieu ordinairement avec le concours de la musique, il faut remarquer que ces mêmes personnes n'ont pas coutume d'éprouver de semblables effets lorsqu'elles assistent à un concert, et que, par conséquent, l'impression vibratoire produite sur l'organe de l'ouïe ne suffit pas à expliquer ce trouble physiologique.

Parmi les résultats que nous avons observés avec Mlle Véronique, il en est un qui est plein d'intérêt et qui témoigne de l'action pénétrante que deux organismes peuvent exercer l'un sur l'autre, action bien difficile à expliquer si l'on n'admet dans ces organismes une sorte de doubleur fluïdique capable d'expansion. Mise successivement en rapport avec diverses personnes inconnues d'elle, Mlle Véronique a souvent décrit leur état de santé avec une précision remarquable; elle semblait éprouver elle-même le reflet des douleurs ou des malaises qui avaient leur siège en des organes déterminés. Merci à elle pour son gracieux concours.

Nous ne quitterons pas cet ordre d'expériences sans témoigner notre reconnaissance à M. Cochet, qui les dirige avec un

zèle infatigable et qui est toujours sur la brèche pour expliquer les faits et en faire ressortir toute la valeur.

Un autre effet du magnétisme, effet précieux pour l'humanité, bien que, à la Sorbonne, on prétende encore qu'il relève seulement des tribunaux correctionnels, c'est l'action thérapeutique que nous pouvons exercer les uns sur les autres, et dont quelques hommes dévoués nous donnent tous les jours des exemples. Indépendamment des magnétiseurs déjà cités, il faut rendre hommage à M. de Warroquier, à M. Evette, et à bien d'autres, pour le dévouement qu'ils mettent à dépenser leur santé au profit de leurs semblables.

Il faut remercier aussi Mme Rosen pour le petit cours de magnétisme qu'elle fait chaque semaine avec tant de lucidité, et dans lequel, en exposant les propriétés des fluides, elle montre l'action salutaire qu'ils peuvent répandre sous l'influence de nobles et généreuses intentions.

Du magnétisme aux phénomènes spirites il n'y a qu'un pas, et nous en avons eu longtemps la preuve dans les séances de Mme Hugo d'Alési, malheureusement interrompues par une cruelle maladie. Nous avons vu comment M. Hugo d'Alési, agissant comme magnétiseur, l'amenait successivement à l'état de sommeil, de clairvoyance, d'extase, de catalepsie, et enfin à un état particulier où des personnalités parfaitement définies, parfaitement distinctes de sa propre personnalité, et distinctes les unes des autres, se manifestaient par ses organes, parlaient par sa bouche, s'entretenaient avec les assistants, répondaient à toutes les questions, chacune d'elles conservant une identité qui ne se démentait jamais. Ces manifestations, d'une exquise variété, sont dignes d'une étude approfondie que les limites de ce rapport ne nous permettent pas d'aborder. Mais nous avons tous gardé de ces séances un souvenir du plus pénétrant intérêt en même temps qu'un sentiment de vive reconnaissance pour le plus sympathique des médiums. Puisse notre pensée commune aller jusqu'à elle et lui porter des effluves de force physique et morale en attendant son retour si désiré parmi nous (1)!

(1) Notre sympathie n'a pu la retenir corporellement parmi nous ; quelques jours après, elle quittait la vie matérielle, et elle ne devait nous revenir qu'en Esprit. Mais notre pensée commune l'attirera souvent, et, avec celui qu'elle laisse sur la terre, elle prendra encore sa part de nos travaux, comme elle a sa large part de nos souvenirs.

Si nous rappelons à cette place les séances de substitution ou incarnation dans lesquelles ce médium a dépensé sa vie sans réserve, c'est que les conditions dans lesquelles elles avaient lieu nous montrent d'une manière remarquable la transition graduelle et le lien qui dans certains cas rattachent les faits du magnétisme à ceux du spiritisme. Mais il est des phénomènes spirites plus élémentaires, plus frappants peut-être pour les personnes étrangères à ces études, et qu'il est utile de mentionner avant de parler d'autres faits de substitution produits sans magnétisme humain.

Il s'agit des expériences de table, pour lesquelles divers médiums nous prêtent leur concours. Dans les séances qui ont lieu les mardis de quinzaine, et qui débutent par l'expérimentation magnétique, il y a toujours des essais à la table, pour terminer la soirée. Plusieurs assistants viennent s'asseoir successivement en face du médium et évoquent mentalement une personne désincarnée, en l'invitant à répondre par les mouvements de la table, suivant une convention préétablie. La plupart du temps les réponses sont satisfaisantes, les signes d'identité sont exacts ; souvent des réponses sont données sans que l'évocateur puisse se rendre compte de leur exactitude au premier abord, et, toutes vérifications faites, il se trouve que ces réponses sont conformes à la vérité. Il y a là deux choses à considérer : le fait matériel et le fait intelligent. Le fait matériel, sur lequel nous allons revenir, infirme les derniers arguments des théoriciens de la névrose : un morceau de bois ne saurait avoir ses nerfs. Il faut donc admettre l'action de quelqu'un de ces agents que, faute de connaissances plus précises, on appelle des fluides. (La table tournante proprement dite, qui a été expérimentée très minutieusement par M. de Gasparin, ne permet pas de conclusions plus avancées.) Mais, dès que le fait devient intelligent, il prouve que le fluide est sous la dépendance d'une intelligence. Si le fait intelligent est indépendant de la connaissance des personnes présentées, n'est-on pas porté à conclure que ce fluide est sous la dépendance d'une intelligence invisible ? Ainsi, un observateur qui suit attentivement les diverses expériences du mardi, en y apportant pour point de départ les idées qui ont cours dans le monde scientifique, peut être graduellement conduit de l'hypothèse hypnotique à l'hypothèse fluidique (à laquelle s'arrêtent quelques magnétiseurs), et de l'hypothèse fluidique à l'hypothèse spiritualiste. — Dans les séances du mardi c'est généralement

Mme Cochet qui prête son concours médianimique. Il est d'autres séances où Mme Bablin, M. Franc, nous donnent à constater les mêmes résultats. Nous leur devons à tous une vive gratitude pour leur patience et leur dévouement.

Parmi les faits matériels dont il vient d'être parlé, nous en citerons quelques-uns. Plusieurs fois on a mis un poids de vingt kilos sur la table, près du bord ; Mme Cochet et M. Hugo d'Alési ont posé leurs mains sur la table, du même côté que le poids, et le meuble s'est soulevé, de leur côté, sous leurs mains, soulevant le poids avec lui. Avec M. Franc, pendant certains essais d'évocation, il est arrivé que la table était attirée vers l'évocateur avec une intensité telle que le médium en semblait même fort contrarié, comme s'il y avait eu là une action fluidique agréable qui se fût dérobée à lui. D'autres fois, Mme Bablin étant à la table, les mains naturellement posées, celle-ci devenait bientôt comme scellée au parquet et résistait à des efforts de traction qu'une personne robuste appuyant visiblement n'aurait pu paralyser. Mme Bablin a obtenu aussi des coups intérieurs frappés dans le bois du meuble. Le nom de ce médium nous amène à parler des séances qu'elle nous consacre tous les quinze jours, le mercredi.

Ces séances commencent ordinairement par des évocations, du genre de celles qui terminent les soirées du mardi. Pendant qu'elles ont lieu, il arrive au médium de décrire, d'après la vue qu'elle en a, les personnes évoquées, et de constater que ces portraits sont reconnus par les intéressés. Ensuite, elle s'endort spontanément, ou du moins sans le concours d'aucun magnétiseur visible, et différentes personnalités se substituent successivement à la sienne. Tantôt ce sont des intelligences lucides qui viennent donner des conseils, tantôt ce sont des intelligences troublées qui parlent comme si elles étaient des êtres vivants de la vie terrestre, mais qui n'ont aucune similitude avec la nature du médium. Nous ne pouvons que mentionner rapidement ces faits dans ce rapport général, en remerciant Mme Bablin pour tout son dévouement ; il faudrait une étude spéciale pour les analyser et y chercher les commentaires qu'ils comportent.

Plus les phénomènes dont nous avons été témoins semblent indiquer des conclusions audacieuses, et plus nous devons être réservés dans les hypothèses que nous vous présentons, car, dans la Société d'Etudes psychologiques, qui désire garder son caractère de prudence scientifique, personne ne doit être engagé,

malgré lui, au-delà de la sphère d'idées qu'il ne se croit pas autorisé à franchir.

Pourtant, malgré cette prudence, qui n'est que le respect de consciencieuses hésitations, le but de notre Société n'est pas seulement de produire des faits, et de les rendre accessibles au plus grand nombre. Les faits ne sont, en définitive, que les éléments des conceptions à édifier ; et la science n'est véritablement intéressante qu'autant qu'elle a pour tendance de dégager progressivement une synthèse, une philosophie. C'est pourquoi toutes les questions d'ordre général, même celles qui ne procèdent pas directement de nos expérimentations, attirent notre esprit, pourvu que nous y trouvions les tendances de progrès qui nous animent dans nos propres recherches.

Tout ce qui a pour but d'affranchir et d'élever l'Humanité en connaissance et en harmonie sociale mérite notre sympathie, et trouve naturellement sa place dans nos entretiens et conférences. C'est ce qui justifie dans tous ses points la nomenclature que nous allons en faire pour mémoire.

Le 18 mai 1880, suite des *Causeries astronomiques*, de M. René-Caillé. Le soleil et sa constitution chimique.

Ces instructives causeries ont été malheureusement interrompues par le départ regretté de notre cher collègue et vice-président. Nous devons mentionner, à ce propos, une décision de votre comité, en date du 24 janvier 1881. Mais auparavant il faut vous rappeler la composition du bureau, tel qu'il a été formé par le comité. Voici comment il a été constitué par celui-ci, dans sa réunion du 24 mai 1880 :

Président : M. Fauvety.

Vice-Présidents : M.M. Eugène Bonnemère, René-Caillé, de Rappard, Barroux.

Secrétaires : MM. Chaigneau, Ravan, — Mlles Duplenne, de Lasserre, (le comité, sur une proposition du président, ayant décidé que les dames seraient représentées au secrétariat.)

Trésorier : M. Vautier.

Ceci étant rappelé, nous devons vous dire que, le 24 janvier 1881, le Comité recevait la démission de M. René Caillé comme vice-président. Il ne crut pas devoir l'accepter et il émit le vote suivant à l'unanimité : « Le Comité prie M. René-Caillé de conserver le

titre de vice-président, au moins jusqu'à l'Assemblée générale, dont il ne lui est pas permis de prévoir la décision. »

L'année dernière, nous regrettions le départ de notre ancien président, M. Vallès; nous avons aujourd'hui un éloignement de plus à regretter. Mais nous ne saurions oublier les absents que nous avons appris à aimer et à estimer. Nous avons travaillé avec eux, et le souvenir nous unit toujours, malgré les distances.

Après cette digression, au sentiment de laquelle chacun de vous s'associera certainement, revenons aux entretiens et conférences qui ont eu lieu ici pendant cette année, et dont nous allons mentionner les sujets principaux :

Le 1^{er} et le 15 juin, étude très étendue de M. Fauvety sur la « Doctrine fusionnienne » de M. de Toureil. Sans partager entièrement les points de vue de ce philosophe, M. Fauvety, avec sa chaleureuse éloquence, en fait ressortir la grandeur et la tendance profondément humanitaire.

Le 29 juin, M. l'ingénieur Courbebaisse, disciple de Fourier, se rend gracieusement à notre appel et développe de belles pensées sur l'organisation des sociétés humaines.

La séance du 13 juillet est consacrée à la Société « La Libre-pensée religieuse » dont il sera parlé à part.

Le 27 juillet, Mme Brochart lit une conférence très intéressante, faite par M. Tournier à Carcassonne et dans laquelle il conclut, avec faits et arguments à l'appui, qu'il y a en nous quelque chose qui ne meurt pas.

Le 5 octobre, conférence de M. Fauvety sur le « rôle du spiritisme dans la science. » L'orateur analyse en particulier les doctrines scientifiques de Hæckel, et conclut à la nécessité d'un principe d'unité divine pour expliquer la formation d'organismes de plus en plus complexes.

Rapports de M. Cochet et de Mlle de Lasserre sur une brochure de M. Renucci « Solution de la question sociale. »

Le 19 octobre, lecture, par M. Chaigneau, de l'Introduction des « Chrysanthèmes de Marie, » où il est traité des rapports du spiritisme avec les divers courants contemporains.

Le 2 novembre, analyse du système religieux d'Auguste Comte, par M. Fauvety. — Deuxième phase de l'œuvre d'Auguste Comte. Critique de la conception subjective.

Le 16 novembre, première partie d'une étude de M. le Dr Thur-

man sur un livre de Hermann von Fichte « Le nouveau spiritualisme, sa valeur et ses illusions. » Ce travail de notre collègue, érudit et infatigable chercheur, est accueilli avec le plus vif intérêt.

Le 14 décembre, M. le Dr Thurman expose la deuxième partie de cette étude, ayant pour objet l'historique du spiritisme dans les temps modernes.

Madame Cochet lit un travail très concis et très précis, aussi littéraire qu'harmonieusement substantiel, ayant pour titre : « Exposé du spiritualisme moderne; théorie de la préexistence. » Ce travail, conçu dans l'esprit le plus libéral, est destiné à paraître, après traduction, dans le *Licht mehr Licht*, journal de notre collègue et vice-président M. de Rappard, qui répand vaillamment en Allemagne l'étude du spiritualisme moderne.

Le 11 janvier 1881, troisième et dernière partie de l'analyse de M. le Dr Thurman : Le spiritisme au point de vue critique.

M. Jacobs raconte un voyage qu'il a fait avec M. Leymarie, à Morenval et à Saint-Jean, dans la forêt de Compiègne, pour la propagation des études psychologiques.

Le 8 février, conférence de Mme Besson sur « l'amour », qu'elle considère dans son essence la plus pure, et dans son but le plus élevé, qui est la régénération des sentiments et l'union des sexes dans l'égalité.

M. Fauvety expose la conception de Dieu mise en harmonie avec l'étude de la nature. Avec autant d'ardeur que de précision, il montre par un schéma très simple et très clair comment nous sommes tous reliés à un centre d'unité, et comment, par conséquent, nous vivons tous en un dans l'harmonie de l'univers.

Le 8 mars, Mme Besson traite, avec sa conviction communicative, la question du « mariage », qu'elle voudrait voir établi sur l'amour, pour que la famille repose sur une base inaltérable.

M. Jacobs, dont le concours nous est bien précieux pour nous garantir des supercheries, explique toute la différence qu'il y a entre les véritables phénomènes spirites et les faits imités par la prestidigitation.

Le 22 mars, Mme Rosen expose l'analyse d'un livre du Dr Feuchtersleben « l'Hygiène de l'âme. » Elle cite, d'après cet auteur, de nombreux exemples qui prouvent la puissance de l'âme sur le

corps, et elle y puise des arguments éloquents en faveur de la conception spiritualiste.

Le 5 avril, M. Fauvety rend compte d'une conférence faite à la Sorbonne, par M. Régnard, sur les phénomènes du magnétisme. Il regrette que le conférencier, tout en admettant une partie de ces phénomènes, rejette ceux qui répugnent à ses idées, notamment les faits de magnétisme thérapeutique et de double vue.

Le 19 avril, M. Eugène Bonnemère, lauréat du Concours Guérin, lit un fragment de son œuvre couronnée, celle qui concerne l'École d'Alexandrie. Nous reviendrons sur ce travail, très fouillé, de l'érudit historien, en parlant du prix Guérin.

Le 3 mai et le 7 mai, en deux conférences, M. Fortis, qui a entrepris la tâche de traduire le remarquable ouvrage de Mme Blawatzky « Isis dévoilée » nous offre, par avant-goût, le résumé de ce livre, et ce qu'il nous en fait connaître est bien propre à nous inspirer le désir de voir paraître cette traduction. Les études des théosophes sont trop similaires des nôtres pour que nous n'ayons pas tout intérêt à nous en faire une notion précise. Nous devons savoir gré à M. Fortis d'avoir entrepris une traduction aussi désirée.

Le 17 mai, M. Godin, fondateur du Familistère de Guise, nous donne un aperçu de l'institution qu'il a organisée. Il nous fait assister à ses débuts, à ses premiers succès, au développement de son idée, devenue réalité, par ses efforts incessants. Il nous montre sur le vif le développement du principe de solidarité, de charité sociale, qui est appelé à refaire une Humanité plus belle. Le signe visible de ce principe, c'est le palais de l'avenir : le Palais Social. Lorsqu'un homme conçoit et exécute une idée aussi grande, il est naturel qu'une Société psychologique, ayant pour but le progrès humain, soit fière de le posséder parmi ses membres.

Voilà pour les travaux qui font partie du cadre régulier de nos séances. Il nous faut maintenant dire quelques mots d'un sujet spécial, tout au moins pour le rappeler à votre souvenir. Nous voulons parler du Concours pour le prix Guérin. Une séance particulière a eu lieu ici le 26 octobre dernier, pour la proclamation des lauréats. Vous y avez entendu le remarquable rapport de Mme Rosen; nous ne parlons donc ici que pour mémoire. Vous vous rappelez que la commission chargée d'apprécier les manuscrits s'est trouvée amenée à choisir deux ouvrages ex æquo. Vous

savez les noms des lauréats : M. Eugène Bonnemère, l'historien bien connu, et M. Rossi de Giustiniani (de Smyrne). Mme Rosen a exposé les qualités de ces travaux, qui se complètent l'un l'autre, et de plus, vous avez pu apprécier vous-mêmes, par une lecture que nous a faite M. Bonnemère, le 19 avril dernier, toute la science que cet auteur a apportée à cette étude. Ces deux ouvrages sont prêts, ils vont paraître et chacun pourra profiter des efforts de nos savants collègues.

..

Nous avons parlé des faits expérimentaux, nous avons parlé de travaux de la pensée. Il nous reste à dire quelques mots de l'influence morale qui se dégage de nos préoccupations, en raison du but qui nous réunit.

C'est particulièrement dans la formation d'une société issue de la nôtre que cette influence se manifeste. Nous voulons parler de la société « La Libre-Pensée religieuse » à la création de laquelle notre président, M. Fauvety, a travaillé avec tant de conviction et de force persuasive. Cette société, vous le savez, n'a pour but immédiat que l'union dans une pensée élevée au moment de la mort terrestre de tel ou tel de ses membres. C'est une société de la dernière conduite, laïque et fraternelle. M. Fauvety, dans une réunion du 7 mars, a lu au Comité l'autorisation officielle qu'il avait reçue de la Préfecture de police, relativement à la société « La Libre-Pensée religieuse. » Quelques modifications au projet de statuts ont été imposées par l'autorité, notamment en ce qui concerne les discours prononcés au cimetière, discours auxquels on accorde la tolérance de l'administration, mais sans les admettre en droit dans la constitution de la Société. Les statuts définitifs seront prochainement distribués aux adhérents.

Quant à la Société psychologique elle-même, dans un ordre d'idées moins grave, elle a cru qu'elle ne devait se désintéresser de rien de ce qui fait la vie sociale, et, comme après les études sérieuses, la nature humaine comporte ses heures de délasserment, elle a cru que rien ne pouvait mieux cimenter l'union de ses membres que de les unir pour la récréation de l'esprit en même temps qu'elle les associait pour les tensions du travail. C'est pourquoi elle a organisé des fêtes de famille qui ont eu lieu presque tout les mois, le dernier mardi. Nous voudrions remercier dignement tous les artistes qui nous ont apporté leur con-

cours le plus désintéressé. Mais les limites de ce rapport ne nous permettent que de rappeler leurs noms en y associant notre reconnaissance. C'est d'abord Mme Fauvety, la grande tragédienne, qui nous a prodigué le charme profondément ému de son art magistral; ce sont Mme Noblet, Mlle Laurent, aussi dévouées que délicatement artistes; M. Planel, le violoniste américain recherché du public; Mme Vautier, chaque fois plus applaudie; Mme Sbriglia, M. Arsандаux, Mme Menadier, Mlle Adèle Sax, M. Dethurins, M. Nora, M. Richard, notre collègue M. Gillard, Mlle Jeanne Leymarie, M. Cochet et sa charmante petite famille, et bien d'autres encore. C'est M. Jacobs, l'habile prestidigitateur, qui nous a mainte fois révélé quelques-uns des secrets de son art, pour faciliter notre discernement.

Mme Rosen, Mme Cochet, nous ont fait entendre de touchantes poésies, tant dans les soirées de travail que dans les fêtes de famille.

Nous devons remercier particulièrement la célèbre conférencière Mme Olympe Audouard, pour la causerie qu'elle nous a consacrée, à l'ouverture d'une de nos petites fêtes, et dans laquelle elle a parlé avec beaucoup d'humour de l'Amérique et des Mormons.

..

Pendant tout le cours de cette année, votre comité s'est réuni régulièrement chaque semaine pour veiller à l'organisation et au développement de la Société. Il rend hommage au zèle infatigable de M. et Mme Leymarie qui n'ont cessé de lui faciliter sa tâche par leur concours de toutes les heures, par leur précieux dévouement. Le Comité a fait tous ses efforts pour traiter avec quelque puissant médium d'Angleterre ou d'Amérique. Jusqu'ici les circonstances ont été contre nous, et nous nous sommes heurtés à des excuses que nous regrettons sans les commenter. Il est probable que le nouveau comité fera encore de semblables tentatives, qui, espérons-le, seront couronnées de succès. Mais, quoi qu'il en soit, nous faisons appel aux médiums français, à leur zèle et à leur patience dans le perfectionnement, pour que nous puissions trouver près de nous les plus remarquables phénomènes.

Avant de conclure, nous devons rappeler la visite que M. l'ingénieur Adolfo Coën, de Livourne, a faite à notre Société, et les intéressantes séances qu'il nous a consacrées pour nous parler des

très remarquables phénomènes obtenus par la Société de pneumatologie.

∴

Voilà, dans son ensemble, ce qui a fait l'objet des travaux et des préoccupations de la Société d'Études psychologiques pendant l'année sociale qui vient de s'écouler. Ce n'est pas encore assez ; mais, en grandissant, nous augmenterons nos efforts et notre action. Nous devons avoir foi dans notre œuvre, car elle repose sur une base solide, le terrain des faits, et elle s'élève vers un idéal invincible, le progrès. Nous touchons à la fois aux phénomènes et aux idées, nous effleurons les choses du sentiment et les choses de l'art. Ayons seulement autant de patience que de désir, et nous arriverons au plein succès, car nous travaillons dans l'Humanité, pour l'Humanité.

Banquet de la Société spirite de secours mutuels

Ce banquet a eu lieu le 13 juin, dans les salons Richefeu, Palais-Royal et galerie de Valois, 167, chez notre F. E. C. M. Georges Cochet.

La plus franche cordialité, a régné pendant ce repas qui aidait à célébrer le premier anniversaire de la fondation de cette société fraternelle et humanitaire, entre les partisans d'une même croyance philosophique.

Le président, M. Gourdon, avait reçu les sociétaires et leur famille, avec une urbanité réelle, comme un bon ami le doit faire, laissant chacun se placer près du groupe de personnes avec lequel il avait des relations suivies.

Nous regrettions tous, que la totalité des membres n'ait pu assister à cette agape familiale, et principalement, nous eussions désiré que notre bon et fidèle médium, Mlle Mathilde et sa mère, fussent au milieu de ceux qui les estiment et les aiment, malgré la perte récente du chef de cette famille intéressante. Pour nous la mort, c'est la vie.

Formulons ce vœu, que l'année prochaine les sociétaires au moyen d'une petite cotisation mensuelle, comme le font les Loges-Maçonniques les plus importantes, mettent à même le caissier de la société, de payer pour tous les membres un repas semblable à celui qui nous a réunis en juin 1881.

Au dessert, le président M. Gourdon, a prononcé une touchante et bien fraternelle allocution, pleine de cœur, que l'assistance a vivement applaudie.

M. Raymond, a lu une poésie dont il est l'auteur et composée, pour cette fête spirite ; elle rappelait, au moyen d'une ingénieuse allégorie, que l'union fait la force.

M. Leymarie a parlé de l'importance des conférences en province, de la fédération des groupes d'une province, de la difficulté d'avoir des salles pour les conférenciers, des moyens pratiques pour favoriser l'union des groupes et arriver à posséder un local appartenant à tous.

M. Rouxel, l'un de nos plus anciens spirites, a dit une pièce de vers de Lamartine avec feu et beaucoup d'âme.

M. de Waroquier, prié par le Président, de nous dire quelques paroles en a improvisé de chaleureuses et de paternelles.

M. Chevallier, ancien fondateur de la société spirite de Rouen, avec Mlle. Licutaud et M. Guilbert, dit, avec émotion, tout ce qu'il ressent pour ce fraternel accueil ; il boit au progrès de notre cause.

A 11 heures le président termine le repas, en remerciant les conviés, et surtout, les dames, qui, par leur présence, donnent la note joyeuse et aimable aux réunions de familles.

Chacun s'est donné rendez-vous au 13 juin 1882.

Un Médium extraordinaire, à Agen.

Cher Monsieur Leymarie, je vous adresse un compte-rendu de séances spirites (médium à effets physiques), auxquelles j'ai assisté quelquefois ; ce que ce compte-rendu relate est bien exact ; toutes les personnes éclairées, de notre pays courent les voir et peuvent les certifier réels.

M. A. Ducom m'a prié de vous envoyer son compte-rendu ; venez vous-même voir ces phénomènes si intéressants, si caractéristiques.

G. THOMAS. *Conseiller municipal.*

I

Monsieur le Directeur (*Valence d'Agen 6 Avril 1881*).

— J'ai longtemps réfléchi avant de vous envoyer cet article. On a tant abusé de nos naïvetés dans le passé, que ce siècle, à juste titre peut-être, est devenu tellement sceptique qu'il faut de l'audace pour écrire ce qui suit. Néanmoins comme les faits sont sous les yeux de tous, attestés par ce que la science a de plus érudite, par ce que l'honnêteté a de plus recommandable : des agrégés, des médecins, des substituts, des juges, je puis bien affirmer, avec ces témoignages, des phénomènes que je ne caractérise en aucune façon d'humains, ou de surnaturels, puisque la cause m'en est inconnue, mais dont j'affirme indiscutablement la certitude.

Si quelque savant de Paris désirait s'en rendre compte, je me ferais un devoir de l'assister dans ses expérimentations. — Seraient-ce deux de mes connaissances littéraires, le savant Camille Flammarion ou l'illustre Eugène Pelletan, deux hommes, deux caractères.

Honorine Gignoux est le Médium. Brune, grande pour son âge, élancée, elle attire autour d'elle les savants et les curieux du pays.

La jeune fille se porte à merveille, sa conduite est régulière, son appétit normal, son pouls de même, son sommeil paisible, seulement, dans l'action des phénomènes elle a un mouvement fébrile, et ses tempes battent avec précipitation. Elle est vive et nerveuse, d'une intelligente ordinaire à son âge et à sa condition, ses yeux grands et marrons ont un éclat très vif, parfois phosphorescent.

II

Les phénomènes que je raconte, sont l'œuvre de 50 visites au moins que j'ai faites au médium et toujours en présence de 8 à 10 personnes instruites

et éclairées. Tous ces phénomènes ne se produisent pas en une seule séance.

Je n'appartiens à aucune chapelle et n'ai aucun parti-pris. Je suis penseur libre. Notez-bien que je ne dis pas libre-penseur; sans quoi l'on me bourrerait aussitôt d'un catéchisme programme.

Je suis de mon siècle, positif et libéral.

III

Je commence :

Nous attachons les mains de l'enfant avec un mouchoir, après avoir pour toute sécurité, visité et fait visiter aux témoins le lit où toute habillée, est Honorine. Elle se couche; nous sondons et faisons sonder les coins comme on dit ici, les murailles aussi, et nous disons à la jeune fille d'évoquer son Esprit.

Quelques minutes après de grands coups résonnent au panneau du lit, du côté de la tête; c'est l'air de la Marseillaise, la Dame Angot, le chant du Départ; c'est la retraite, ce que l'on veut enfin. Les doigts parfaitement nets, simulent le galop du cheval, le son du violoncelle, la petite guerre par des coups secs ou prolongés; coups de fusil ou de canon; l'esprit répond très intelligemment, par un nombre de coups, à toutes les questions qu'on peut lui faire.

Le médium parfaitement éveillé, et indifférent, ne parle ni ne bouge tout ce temps-là.

IV

Ceux qui n'ont pas vu ces phénomènes n'y croient pas; je trouve que leur doute est raisonnable mais ceux qui les ont vus, et c'est par centaines, ceux-là sont bien forcés de les admettre, seulement, certains disent qu'il y a un truc. La jeune fille a les mains liées, et elle est sous des yeux inquisiteurs. Bosco, serait dépassé de cent coudées par une fille de la campagne? Passons à d'autres phénomènes.

V

J'ai autour de moi, trois agrégés, deux médecins, et quelques notables de la ville.

Je mets à volonté, soit sous l'oreille de l'enfant, soit sous un matelas, une carte de visite et un crayon; je dis à l'esprit :

Je pense un mot, écris-le?

L'oreiller remue, deux coups sont frappés; je lève le coussin et trouve le nom pensé: c'est le nom d'un malheureux condamné pour crime anti-physique.

J'ai obtenu à cette heure plus de 60 cartes écrites; parfois, la carte, piquée d'une épingle, est fixée au rideau. Tantôt roulée au crayon, elle nous est jetée à travers le visage. Tantôt elle reste écrite sous le coussin, et remarquez un fait: L'écriture et l'orthographe sont l'écriture et l'orthographe du médium, néanmoins, celui-ci attaché et surveillé n'a pu écrire.

VI

Voici d'autres phénomènes?

J'ai huit témoins à vous signaler, triés sur le volet comme on dit. C'est la nuit, 11 heures du soir.

Nous avons lié les mains de l'enfant, chacune dans une pochette de toile et toutes deux réunies ensemble par un mouchoir. Nous avons mis, sous le coussin :

Un tambour de basque, une petite canne plombée et des grelots; puis, après avoir retiré aux trois quarts la lumière, nous avons dit à l'esprit : Fais ce que tu pourras.

La canne a frappé le panneau du lit, avec le plomb, de façon à accompagner sur un air d'opérette les grelots en accord avec le tambour de basque; puis, dix doigts d'une main invisible, ont accompagné en cadence sur le panneau du lit.

Dix minutes durant, nous avons eu une musique charmante. Tout à coup, comme par un vent de tempête, les rideaux du lit ont été entièrement bouleversés, la canne est allée frapper du plomb, avec un tapage épouvantable, une armoire et un coffre de la chambre, pendant que le tambour flottait et battait au-dessus de nos têtes. Le lit enfin, s'est avancé et l'enfant roulée dans les draps a été jetée dans la ruelle.

Deux témoins ont disparu pour ne plus revenir, frappés de terreur. Sans être bien braves, nous sommes restés six, pour assister à la chute de la canne et du tambour à nos pieds.

VII

Voici autre chose :

J'ai ici pour témoin un substitut ;

Je mets une pièce de dix centimes sur une tabatière, et je dis à l'Esprit :

Je vais mettre la pièce et la tabatière sous le coussin; ouvre, s'il-te-plait la tabatière, et mets la pièce dedans, quand tu l'auras fait, avertis-nous par deux coups.

Les deux coups d'avertissement frappés, nous trouvons les deux sous dans la tabatière.

Le phénomène inverse se produit de la même façon.

En voici un troisième.

Je mets un cornet plein de tabac près de la tabatière et je prie l'esprit de le vider sans en tomber une pincée. Dix fois j'ai tenté cette expérience, et dix fois j'ai réussi. Le phénomène inverse de même.

VIII

Voici d'autres faits amusants :

1° Je place un pantin, fixé par une épingle, au rideau du lit, à un mètre environ de l'enfant, et je mets ma canne sous l'oreiller. A ma demande, la canne se lève et va battre le pantin.

2° Je mets ma canne, cette fois, non pas à la tête, *mais en dehors de l'enfant, au pied du lit*, sous un édredon et je dis à la canne. Viens?

Elle arrive en ondulant à la portée de la main.

Retourne-t-en? Elle s'en retourne de la même façon.

Reviens? Elle arrive. Je la prends du côté opposé au plomb, et je tire la canne disant à l'Esprit d'opposer de la résistance. J'ai toute la peine du monde à la retirer.

3° Un jour, à 3 heures de l'après-midi, nous étions quatre, le lit vint à nous :

Poussez dit l'enfant ; nous poussâmes à quatre, le lit, qui, quatre fois nous repoussa.

Les témoins sont autour de moi : Un avocat, un notaire, un négociant et un juge.

4^o L'Etat-Major du 9^{me} de ligne pourrait vous raconter certains faits incroyables. En voici un quatrième :

Je mets sous le coussin un ruban d'une longueur de 0,20 cent., une ficelle ; ce que je veux, je l'obtiens de l'Esprit, un nœud artistement fait.

IX

Je pourrais encore, Monsieur le Rédacteur, vous citer une foule de phénomènes, mais je termine par une dernière considération :

Ces phénomènes se produisent souvent en dehors de la volonté du médium.

Voici deux faits à l'appui :

1^o La jeune fille endormie profondément, nous avons obtenu, à son insu, des phénomènes remarquables en présence du docteur de St Marie et M. Thomas.

2^o L'esprit a résisté à l'enfant en renvoyant de la chambre un témoin que la jeune fille voulait garder absolument.

J'ai cru vous être agréable, Monsieur le Rédacteur, en vous envoyant cet article et j'ai l'honneur d'être, avec respect, votre très humble serviteur. A. DUCOM.

J'approuve le compte-rendu de M. A. Ducom. DOCTEUR CH. DE SAINTE-MARIE.

NOTA. -- L'un de nos amis, M. Ducros, 6, Grande rue, à Paris-Passy, a été voir Honorine Gignoux ; il a obtenu presque instantanément des phénomènes remarquables, écriture directe, disparition de son crayon et de son carnet placés derrière une glace, endroit désigné par l'Esprit en faisant écrire le médium, qui sait à peine lire et écrire ; ces phénomènes étaient obtenus en plein jour, un beau soleil éclairait la chambre.

Le lit, sans roulettes s'avancait vers M. Ducros. Notre ami a obtenu aussi un apport, celui d'une petite botte de paille qu'il a vu paraître, grandir, et déposer entre ses mains. Le médium qui ne sait pas ce que c'est qu'un apport, disait M. Ducros que l'Esprit se moquait d'elle, en lui apportant ces choses-là.

Séance chez M. J. Guérin.

Aujourd'hui, 6 juin 1881, à quatre heures du soir, les soussignés déclarent que, réunis chez M. J. Guérin, grand propriétaire, ex-maire, et actuellement conseiller municipal, commune de Villenave-de-Rions, canton de Cadillac, département de la Gironde, ont assisté aux manifestations produites par la médiumnité d'Honorine Gignoux, jeune fille âgée de treize ans et demi.

La jeune fille ayant une couverture de laine sur elle, et son corps et sa figure immobiles, chacun pouvant parfaitement la voir étendue

sur le lit où elle était placée, la force qui se nomme Esprit Théophile, après avoir répondu avec intelligence, beaucoup de sens et de justesse, aux demandes des assistants, a frappé des coups contondants qui s'entendaient de la route qui passe devant la maison, distante de dix mètres.

Il a ensuite imité tous les bruits qu'un menuisier produit en sciant, en polissant ou en enfonçant de gros et de petits clous, qu'il rivait ensuite avec une rectitude de coups étonnants.

Lui ayant demandé s'il pouvait donner de l'écriture directe, il y a consenti, mais en réclamant une prière : M. P. A. Gassiot a posé du papier blanc et un crayon sous le coussin, et aux deux coups traditionnels donnés par l'Esprit, nous avons trouvé deux traits informes sur le papier, la mine du crayon trop tendre s'étant cassée.

L'Esprit ayant consenti à renouveler l'épreuve par trois fois, à la première, nous avons obtenu le mot *Jésus*; à la seconde, — *je t'aime, ma chère*; — à la troisième, — *adieu, ma chère, je t'aime*.

Dans ces trois dernières épreuves, nous avons remplacé sous le coussin des crayons durs et le papier blanc sur une planchette qui offrait de la résistance à la pression du crayon; ensuite l'esprit a réclamé une prière qu'il a accompagné tout le temps par des coups rythmés.

Honorine Gignoux n'a pas bougé; nous entendions le bruit du crayon sur le papier, et nous certifions que c'est bien là un fait incontestable d'écriture directe de la part de l'Esprit Théophile.

Ont signé : comme véritable et conforme à la vérité, ce qui précède :

P. A. Gassiot, propriétaire à Lestiac (Gironde). — J. Guérin. — Chollet Jean, vigneron à Villenave-de-Rions. — Collas Pierre, à Villenave-de-Rions, propriétaire. — Bellet Eugène, propriétaire à Villenave-de-Rions. — Marie Gourgues, femme Larroque propriétaire à Villenave-de-Rions. — Adèle Aragouin, femme Gassiot, propriétaire à Villenave-de-Rions. — Emma Lagune femme Gassiot. — Justine Bounoure, femme Billet. — Françoise Henry, veuve Mombraux. — Honorine Gignoux. — Pour ma mère, J. Guérin. — P. G. Leymarie ::

Vu pour légalisation des signatures apposées ci-dessus.

Le Maire : H. Dupuy.

M. P. G. Leymarie s'est rendu à Agen, il a constaté la réalité des phénomènes, et comme il avait à visiter plusieurs centres spirites, il a emmené Honorine Gignoux pour se convaincre que le médium pouvait produire les mêmes phénomènes dans un milieu autre que le sien.

Ces phénomènes se sont produits avec plus ou moins d'intensité, à Toulouse, à

Carcassonne, auprès de nos amis de Narbonne, de Comsan, de Salles d' Au Fleury, de Béziers, de Maraussan, de Sauvian, de Strignan, de Montpellier, de Marmande, de Villenave-de-Rions et de toutes les localités environnantes.

Ce mois-ci, le compte-rendu de la Société scientifique, les discours prononcés sur la tombe de Mme Hugo-d'Alési, ne nous permettent pas de relater tous les incidents pleins d'intérêt du voyage de M. P. G. Leymarie; le cahier prochain de la Revue contiendra les comptes-rendus de nos amis de Toulouse, Carcassonne, salles d'Aude, Béziers, Sauvian, Marmande, Villenave-le-Rions.

Il sera indiqué que la visite des conférenciers dans les villes du Midi est l'un des meilleurs moyens de propagande; qu'on peut solidariser tous les efforts des spirites d'une région en les fédérant, en les liant par des intérêts communs.

Ces visites ne peuvent être réellement efficaces, que si le conférencier visiteur, peut rester plusieurs jours dans la même région pour y bien terminer l'œuvre entreprise.

M. P. G. Leymarie a vivement regretté de n'avoir pu séjourner plus longtemps à Bordeaux, à Toulouse, dans les régions de Narbonne et de Béziers.

Opinion des Esprits.

Médiumnité de M. Jaubert vice-président honoraire, à Carcassonne, le 12 mai 1881. (Honorine Gignome).

Cette jeune fille a sa page écrite dans l'histoire. Elle a le don d'attirer à elle cette masse d'atomes fluidiques dont usent les morts.

A Paris ces coups frappés seront démonstratifs de l'effet magnétique et intelligent. Dites à l'Académie réunie d'en faire autant.

A monsieur Leymarie de régler ce brillant phénomène. A lui de marquer cette époque par le soin qu'il prendra de donner à l'expérimentation la clarté et la prudence si utile, et toujours indispensable, pour entraîner les convictions des incrédules.

Le Spiritisme

A. M. G. THOMAS D'AGEN.

Evocation

Concentre ta pensée, évoque les Esprits,
Médium, et prolonge
Les purs ravissements de ces heures sans prix
Qu'on prendrait pour un songe.

Sympathiques agents, désincarnés Esprits,
De l'éternel voyage

Alternativement sous deux formes repris
Multiplier le gage.

Dans le grossier limon nous voici passagers,
A vous de nous séduire ;
Du beau, du bon, du juste, éloquents messagers,
A vous de nous instruire.

Témoigner en tous sens pour la stabilité
Du céleste programme ;
Manifester le vrai ; de l'immortalité
Agiter l'oriflamme.

Pourrait-on opposer à votre enseignement
Le refus ou le doute ?
De l'infini sans crainte avec vous sûrement
Se découvre la route.

La révélation du langage frappeur
Tire son premier germe ;
L'arbre entier a surgi ; malgré le sort trompeur,
Vivace, droit et ferme.

Concentre ta pensée, évoque les Esprits,
Médium, et prolonge
Les purs ravissements de ces heures sans prix
Qu'on prendrait pour un songe.

MANIFESTATION

Le prodige est patent, salut à la lumière,
Pour chacun resplendit la vérité première ;
Par l'oreille attentive et par l'œil dessillé
L'expérience parle au cœur émerveillé.

Naïve en sa clarté l'évidence s'impose ;
Naturelle apparaît même l'apothéose ;
L'existence a son but, la morale a sa loi,
Tangible s'affermit une base à la foi.

Passé, présent, futur, tout par le spiritisme,
S'affranchit des décrets de l'obscur dogmatisme ;
Sans sectes désormais, la simple piété
Anime l'atmosphère où vit l'humanité.

Le mystère est percé, l'espérance a ses preuves,
Les incarnations sont les temps des épreuves ;
A qui répète : « Aures et oculos habent ! »
Que l'hosannah réponde : « Audient et vident. »

Des Esprits hautement la féconde doctrine
Montre dans sa bonté la justice divine;
L'homme y peut retremper, magique liaison,
Son sentiment ardent et sa froide raison.

Les contradictions tombent sous la réplique,
L'univers se comprend, le mal moral s'explique.
L'âme se rassérène; et le mérite enfin
Saura, montant sans cesse, atteindre au Séraphin.

CONCLUSION

Médium, au repos, répare tes fatigues;
Bons Esprits, accueillez nos vœux reconnaissants;
Dans l'erraticité, de vos leçons prodigues,
Suscitez en tous lieux des appels incessants;
Vous avez, du problème, affirmé les données,
Dédoublé nettement l'aire des destinées:
Merci pour tant de soins, mais au revoir, adieu;
Devant l'homme averti s'entr'ouvre le grand livre,
Aux méditations, sujet suprême, il livre
Un fait, celui de l'Être; un nom, celui de Dieu.

Docteur Ch. DE SAINTE-MARIE

Agen, 1881.

Le spiritisme défendu par un investigateur sérieux.

Cher Monsieur et Docteur, à Paris, (boulevard Saint-Germain 190.) — J'ai reçu, avec le plus grand plaisir, votre lettre du 6 juin courant, et je vais tâcher d'y répondre. Je dis tâcher, car je connais votre vaste érudition, et vous êtes si bon que je ne voudrais en rien vous déplaire. Vous me saurez donc gré de ma franchise, et vous me permettrez, moi qui vous aime bien sincèrement, de vous contrarier un peu au point de vue scientifique seulement, vous n'êtes d'ailleurs pas docteur en médecine ce qui serait grave mais docteur es-lettres ce qui me semble plus ample. Voici donc :

Vous n'êtes, dites-vous, cher monsieur, ni croyant, ni frondeur — vous avez seulement un désir de vérité, et vous aimez les gens qui se passionnent pour les questions intellectuelles. — C'est noble et bien cela, et c'est fort bien dit. Vous ajoutez avec non moins de vérité, mais en vous trompant d'adresse :

« Le défaut commun aux grandes âmes (vous auriez été aussi vrai en ajoutant et aux simples d'esprit) qui ne procèdent que par enthousiasme est de ne pas prendre assez les précautions exigées en philosophie pour la certitude, et vous ajoutez: « on se fait emballer parfois »

Tout cela est vrai souvent, bien vrai. Mais ici doit figurer, de ma part, une exposition de doctrine;

Je suis un peu l'homme d'Auguste Comte; je ne nie pas le spiritualisme, je l'ignore; je n'admets point l'hypothèse; je veux des faits pour remonter aux causes; donc pas de poésie sentimentale.

A la religion d'Allan Kardec, vous préférez, dites-vous, les chœurs célestes de l'Évangile! De même, qu'à un Esprit virtuosant sur la Fille du Tambour-Major.

Prenez-garde, mon cher Monsieur, l'enthousiasme dont vous faites tort aux autres vous enlève déjà. Où sont ces chœurs célestes de l'Évangile dans un monde où selon la science tout vogue en plein ciel. Lisez Littré sur le Démon de Socrate, il vous dira que les chœurs célestes qui sont les voix de la révélation ou les inspirations des prophètes entrent dans les cas dits pathologiques, c'est raide n'est-ce pas?

Vous voyez donc, cher Monsieur, que mon lyrisme n'est pas fort; mais je ne renonce point pour cela à l'étude des problèmes métaphysiques et j'applique à la recherche de ces problèmes la méthode scientifique qui est expérimentale : « Du fait à la cause. »

I

Je l'ai déjà dit, je n'appartiens à aucune chapelle, seulement je constate les faits suivants, et j'ai cent témoins pris dans les lettres, les sciences, la magistrature et la médecine; oui, la médecine comme témoin.

Appelés près d'un médium, une campagnarde de treize ans dont au préalable nous avons visité le lit, la chambre et sondé les murs, médium que nous avons lié pour plus de sécurité à deux heures de l'après-midi en plein soleil de mai, nous avons assisté aux phénomènes suivants :

1° Grands bruits de la pomme de la main et des doigts s'étendant sur un mètre de circonférence;

2° Accompagnement de tout air musical;

3° Ecriture directe, grâce à une carte de visite et à un crayon mis dans la paille; le médium lié au préalable;

4° Déplacement d'objets sous nos yeux;

5° Canne au pied du lit (en dehors du médium), qui vient à notre appel et s'en retourne;

6° Echange de tabac, de tabatière à cornet, et vice-versa, et mille autres phénomènes; c'est fort n'est-ce pas, en plein dix-neuvième

siècle! oui Monsieur, c'est fort!! mais c'est ainsi, malgré bien des savants, bien des esprits forts, bien des contraires.

II

Vous me dites dans votre aimable lettre, cher monsieur, qu'une phrase d'Allan Kardec vous a toujours fort amusé :

« Vous ne pouvez taxer la chose de superstition, dit-il, tant que vous n'aurez pas prouvé qu'elle n'existe pas. Je réponds, « ajoutez-vous, qu'en tout procès, la preuve incombe au demandeur. »

Eh bien, cher monsieur, la preuve, je viens de vous la donner avec cent témoins au besoin; moi qui ne suis point Allan Kardec, je vous donne à cette heure le témoignage authentique qui donne à l'histoire son autorité.

III

Le spiritisme, me dites-vous, n'est pas une religion.

« Où sont ses dogmes codifiés? »

« Ce n'est pas une philosophie, car la méthode d'observation s'y mélange avec un véritable besoin de foi aveugle? Toute la doctrine spirite est indécise et vague, décousue, incohérente, sans méthode. »

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je n'étais point spirite, aussi, ne sais-je point, sous ce rapport autorisé à vous répondre; néanmoins, il me sera permis de vous dire quel est, à mon point de vue, l'une et l'autre :

Religion, en ce qu'elle traite des devoirs de l'homme envers Dieu, Philosophie en ce qu'elle n'a pour règle que l'observation mise au service de la raison. Il a sa révélation mélianimique, ses miracles journaliers en tant qu'à cette heure vous échappe la cause des phénomènes spirites avec en plus la morale de Jésus dont elle fait sa Bannière; mais j'ai hâte de vous le dire, que la science arrive et me donne la cause des phénomènes que j'ai vus, et aussitôt le surnaturel disparaissant, je rentre dans le giron de la philosophie positive.

Ne sentez-vous donc pas, cher Monsieur, qu'à cette heure où tout sombre, qu'à cette heure où les conquêtes positives de l'esprit humain veulent tout agrandir, tout transformer, où les saints légendaires tremblent sur leurs socles de pierre, où les infailibilités disparaissent, où les saints de septième ciel croûlent et se fondent sous l'œil de flamme de Galilée ressuscité dans la chair de Camille Flammarion, ne

sentez-vous pas qu'il serait doux à l'Humanité qui souffre de tant de choses, de retremper sa foi à un spiritualisme tangible et de placer plus haut que la terre les aspirations d'avenir qui font les soldats braves et les peuples honnêtes?..

Ne savez-vous donc pas, cher Monsieur, que ce sont précisément ces dogmes édifîés et mystérieux dont vous parlez qui ont soufflé un vent de mort sur le monde, fait la solitude aux Cieux et des esclaves à César!

Il y a trois mille ans, Monsieur, trois hommes passaient leur temps à découper un cône, les bourgeois de l'époque riaient de leur folie et les traitaient de fous; ces fous sublimes trouvèrent les sections coniques, le cercle, l'ellipse et la parabole; grâce à eux Kepler et Newton purent poser les bases des corps planétaires et trouver les lois qui régissent le grand mécanisme du monde.

Qui donc a dit que ces chercheurs spiritualistes ces prétendus fous pour la science moderne n'ouvriront pas à l'âme de vastes horizons?

IV.

« Vous me dites encore, cher monsieur, dans votre lettre : j'ai assisté à vingt séances, jamais les Esprits n'ont voulu faire le plus petit manège devant moi. »

Étiez-vous d'abord en face d'un vrai médium? Et puis par le fait que vous n'avez vu aucun phénomène, faut-il pour cela les nier?

Vous avez entendu, dites-vous, des nerfs, des jambes craquer, des os se froisser très-habilement avec un bruit de petits coups frappés sur un meuble.

Je vous sais trop honnête pour douter une minute de ce que vous me dites; mais vous ne citez qu'un ordre de phénomène, j'ai été le témoin de bien d'autres et, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, en très-bonne compagnie.

Que pensez-vous, disais-je à un médecin de mes amis, de ces bruits épouvantables?

Question d'épaule, répondait-il?

Et des rébus?... Silence de carpe.

Et vous, disais-je à un autre diplômé, que pensez-vous?

Un truc, mon ami, un truc!

Mais l'enfant est attachée par les mains et par les pieds?

Un truc!... Un truc!... Un truc!...

Mais ce tabac qui seul court sur la paillasse, de la tabatière au cornet, et du cornet à la tabatière?

Un truc ! un truc !...

Mais docteur cette canne qui comme le serpent de Moïse marche toute seule ?

Un truc, mon ami, un truc.

Au diable vos trucs, lui dis-je, impatienté à la fin.

Vous devez en connaître pas mal ? Il se prit à rire mais je puis vous assurer, cher monsieur, que tout en feignant la plus grande indifférence, ces phénomènes l'ont vivement préoccupé, car il n'est certes pas sot le docteur !

Je finis. Le médium en question ou, si vous préférez, la jeune paysanne habite rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris, tout voisinement de votre maison peut-être ; allez la voir, vous me direz ce que vous pensez.

Bien à vous cher Monsieur.

Valence d'Agen, 9 juin 1881.

A. DUCOM.

M. Jésupret père, rue Notre-Dame à Douai (Nord), informe ses frères en croyance de la région du nord, que dans un rayon de dix lieux autour de la ville de Douai, il se tient à leur disposition pour les conférences qui traiteront du spiritisme, et de tous les points auxquels touchent notre doctrine, ces conférences seront toujours données par deux spirites qui traiteront chacun un sujet spécial, scientifique et philosophique, qui voyageront à leurs frais.

Du magnétisme et de son point de contact avec le spiritisme.

Le mardi 10 mai courant, pendant la séance de la société des études psychologiques et à la suite d'expériences de magnétisme, M. Cochet prononça une allocution ayant trait à ce sujet, et dont la conclusion tendait à mettre le magnétisme en dehors du spiritisme, en disant que le fluide produit par le magnétiseur émanait de sa nature animale et qu'il était dirigé par sa volonté sur le sujet ; M. Cachet donnait à ce fluide le nom de fluide vital.

M. Godin, fondateur du Familistère de Guise, fit judicieusement remarquer que le magnétisme, et l'hypnotisme, autre forme du magnétisme, viendraient affirmer plus tard leur liaison au spiritisme, lorsque la science magnétique, aidée par la science spiritique, aurait été observée davantage par les chercheurs infatigables qui s'adonnent à cette étude.

Je vais chercher à démontrer cette liaison ; à cet effet, je pose d'abord cette question : Qu'est-ce que le fluide vital, et d'où provient-il ?

Pour arriver à la solution, je parlerai du magnétisme spirituel, c'est-à-dire du cas dans lequel le magnétiseur est un esprit et le sujet un être humain ou esprit incarné ; ce cas se présente dans l'obsession, et dans le phénomène d'incarnation d'un Esprit dans un corps humain, dont l'Esprit incarné, propriétaire de ce corps, est obligé de lui céder la place.

Dans ce fait de magnétisme spirituel, de quel fluide le magnétiseur s'est-il servi pour influencer l'incarné ?

L'étude de la philosophie spiritualiste ou du spiritisme, nous donne la clef de ce mystère, car il est démontré que l'être humain se compose de trois choses : 1° l'esprit ou l'âme, 2° le périsprit ou corps spirituel, de matière éthérée, 3° le corps humain, matière animale. Après la mort, la matière animale du corps humain est vouée à la destruction, l'Esprit se dégage, lui et son corps spirituel, de la matière animale et rentre dans la patrie des âmes. Ceci posé, il est facile de voir que, dans le cas de magnétisme spirituel dont il vient d'être parlé, l'esprit magnétiseur n'avait, comme agent à sa disposition, que son corps périsprital qui a produit le fluide qui lui a servi à influencer la personne dont il voulait emprunter le corps.

Je conclus donc que, dans le magnétisme spirituel, l'agent magnétique est le fluide périsprital.

Par déduction, j'arrive à me demander : n'avons-nous rien, dans notre nature humaine, qui corresponde à cet agent que l'esprit magnétiseur a employé pour influencer son sujet ?

Je découvre, en effet, que, comme lui, nous avons un périsprit ou corps périsprital qui pénètre toutes les parties de nos organes matériels ; or, puisque, dans le magnétisme spirituel, l'agent, qui a servi à l'esprit magnétiseur, se retrouve dans les corps humains, il me semble présumable, je dirai plus, presque certain, que le fluide produit par le magnétiseur humain est le même, et j'en conclus que le fluide vital n'est autre chose que le fluide périsprital.

De là ressort le point de contact du magnétisme avec le spiritisme qui embrasse l'étude du monde spirituel, puisque le fluide produit par le magnétiseur humain émanerait de son corps spirituel ou périsprital. Ce fluide pourrait, pour le distinguer du fluide

périsprital des Esprits, prendre le nom de fluide périsprital animalisé, en raison de son union avec la matière animale du corps humain qu'il pénètre, comme je l'ai déjà dit, dans toutes ses parties.

Je ferai remarquer que, dans les manifestations spirites, les Esprits qui veulent se communiquer au moyen d'objets matériels, tels que : tables, corbeilles, planchettes, etc., ont besoin d'un intermédiaire qui prend le nom de médium; cela est nécessaire, parce que leur fluide périsprital n'a pas d'action directe sur la matière, il leur faut donc employer celui du médium qui est en rapport continu avec elle. Mais, s'ils n'ont pas d'action directe sur la matière, ils en ont sur le périsprit des humains qui est de même nature que le leur, le phénomène d'incarnation médianimique le prouve surabondamment. Je crois, dans ce cas, que les médiums ont, par leur nature, un corps plus fluide que matériel, et que leur corps périsprital peut se dégager facilement du corps matériel et permettre aux Esprits de s'y incarner et de s'en servir momentanément; ou, plutôt, qu'étant moins matériels, les Esprits ont plus d'action sur leur corps périsprital duquel ils se servent pour faire agir les organes du corps.

Je terminerai ma dissertation, en parlant des deux cas qui se présentent dans le magnétisme, employé comme moyen curatif des maladies :

Dans le premier cas, le magnétiseur opère d'après sa volonté seule, et en faisant usage de son fluide périsprital propre, il peut être appelé alors, magnétiseur indépendant.

Dans le second, le magnétiseur appelle à son aide des influences spirituelles, de bons Esprits, dont l'action des fluides est d'autant plus grande qu'ils sont plus élevés dans la hiérarchie spirituelle; leurs fluides sont, pour ainsi dire, quintessenciés; dans ce cas, le magnétiseur est passif, il transmet les fluides périspritaux des Esprits dont il obtient le concours.

On prétend que le magnétiseur éprouve une déperdition de forces, je crois plutôt que l'accablement qu'il ressent est le résultat de la fatigue causée aux organes par la tension de sa volonté pendant l'opération, fatigue d'autant plus grande que les opérations se renouvellent plus fréquemment.

Cet exposé fait ressortir la liaison du magnétisme au spiritisme, que M. Godin pressentait, entrevoyait même; je souhaite d'avoir bien traduit ma pensée et de m'être rendu compréhensible à mes

F. E. C., chose assez difficile dans une question de ce genre qu'on doit traiter comme un problème géométrique, ce qui donne lieu à des redites.

A. MONGIN.

E. Littré et le positivisme

Bien que les idées de M. Littré ne ressemblent guère à celles que représente cette Revue, il nous sera permis d'y mentionner la désincarnation de cet éminent Esprit que nous avons particulièrement connu et de nous associer, de tout cœur, aux regrets que sa perte a inspirés à ses nombreux amis. Nous devons ajouter que nous nous joignons aussi à tous les amis de la Libre-Pensée pour déplorer *la pieuse comédie* qui s'est jouée à son lit de mort; mais nous voulons en outre tenter d'expliquer ce qu'il y a eu chez Littré de volontairement consenti dans la palinodie de la fin.

Cette explication n'a pas été donnée dans la la Presse quotidienne. Elle ne pouvait l'être, parce que la polémique des journaux est dominée par l'esprit de parti et se divise en deux camps bien tranchés : Celui des vieux cultes et celui d'une Libre-Pensée, plus ou moins *positiviste*, mais toujours négative et irréligieuse.

La question se pose ainsi :

Comment se fait-il que le chef justement vénéré d'une école philosophique qui domine aujourd'hui toutes les avenues de la science (et tout-à-l'heure toutes celles du pouvoir), d'une école qui professe l'exclusion de tout surnaturel, rejette toute conception théologique ou métaphysique, ne veut entendre parler ni de Dieu, ni d'âme immortelle et prétend n'admettre que ce qui est démontré expérimentalement; comment se peut-il que M. Littré, ce savant, ce philosophe, — cet honnête homme! — qui devait à ses disciples et se devait à lui-même de mourir Libre-Penseur comme il avait vécu, ait donné ce spectacle au monde de se laisser baptiser, à son lit de mort, en pleine connaissance et lucidité d'esprit, du baptême chrétien et se soit mis ainsi dans le cas d'être administré et enterré catholiquement?

Ecartons d'abord l'objection qui consiste à prétendre que Littré a été baptisé et administré dans un moment où il n'avait plus conscience de ce qu'on faisait de lui. Pour en tenir compte, il faudrait rejeter comme suspects les témoignages de la famille. Rien ne nous y autorise. Mais Littré ne serait pas pour cela justifié. Car il savait depuis longtemps, depuis toujours, que les choses ne se passeraient pas autrement, je veux dire qu'il serait enterré avec la croix et la bannière, s'il laissait faire son entourage familial. C'est contre l'influence de cet entourage, d'autant plus puissant sur lui qu'il était plus cher à son cœur, qu'il s'était armé ou plutôt que ses disciples et ses collaborateurs de la *Revue Positiviste* avaient voulu l'armer en le faisant recevoir franc-maçon (1). Littré, qui n'avait point de volonté,

(1) M. Littré avait été reçu franc-maçon dans la Loge *La Clémentine Amitié* le 8 juillet 1875 en même temps que M. Chavée, mort depuis, et M. Jules Ferry, le président actuel du Conseil et ministre de l'Instruction publique. Il faut remonter à l'initiation de Voltaire qui eut lieu un siècle auparavant (le 7 avril 1778) dans la Loge des *Neuf-Sœurs* pour trouver dans la Maçonnerie une solennité pareille. Le Ven. de la Loge *La Clémentine Amitié* était M. Charles Cousin, esprit distingué et l'un des promoteurs du percement de l'isthme de Panama; celui des *Neuf-Sœurs* était l'astronome Lalande.

s'était laissé faire. Mais il eût fallu que des dispositions formelles écrites par lui et déposées aux mains d'un exécuteur testamentaire vinssent donner une valeur légale à l'intervention de la fraternité maçonnique, ou à tout autre organe de la Libre-Pensée. Rien de pareil n'ayant été fait, aucune injonction, soit écrite, soit verbale, n'ayant été donnée dans l'un ou l'autre sens, le droit de la famille restait entier. Et ici il était bien facile de savoir dans quel sens le silence du père et de l'époux serait interprété. M. Littré qui connaissait les sentiments de sa femme et de sa fille, savait bien où on le conduisait. Et d'autres le savaient aussi. Du moment où Littré, enveloppé par la tendresse de ces deux personnes non moins dévouées que pieuses, s'était laissé circonvenir par la présence continuelle de deux sœurs de charité et les visites fréquentes de l'abbé Huvelin, Littré était entré dans la voie qui devait le faire tomber dans les bras du clergé. Au bout du fossé, la culbute ; c'était logique, et c'était prévu.

Le fait étant établi, et il n'est que trop certain, un dilemme se pose dont il semble qu'il faille accepter l'un ou l'autre terme :

Où M. Littré, par faiblesse, par condescendance pour des personnes chères, s'est associé, *in extremis*, à un pieux mensonge et a consenti à jouer une pauvre et triste comédie, ou bien il a reconnu en face de la mort l'insuffisance et la vacuité de ses négations positivistes, et leur a préféré même l'absurdité des dogmes chrétiens, garantis par l'autorité de l'Eglise romaine.

Eh bien, au risque de blesser la logique, nous croyons qu'il faut accepter à la fois les deux termes du dilemme, mais en y introduisant quelques tempéraments.

Oui, Littré a cédé aux obsessions de personnes aimées qui, inspirées par une foi ardente et aveugle, ne pensaient qu'*au salut de son âme*, et il a, lui, commis cette faute de se laisser tout doucement conduire au point où l'on voulait l'amener, qui était celui où il serait saisi par cette main de l'Eglise, faite à la fois de fer et de velours.

Oui, Littré, qui était au fond un esprit religieux, a été ébranlé dans ses convictions positivistes et, sans accepter les solutions irrationnelles du dogmatisme chrétien, tel qu'il est professé par l'Eglise de Rome, a bien pu se laisser aller à croire aux probabilités d'une vie future et aux réalités, devenues pour lui prochaines et vérifiables, qu'il avait reléguées jusque là dans l'*Incognoscible*.

L'abbé Huvelin, qui a joué auprès de Littré le rôle que le P. Didon avait rempli, il y a quelques années, auprès de Claude Bernard, pourrait seul nous dire par quelles phases l'esprit de l'éminent positiviste a passé, dans les dernières années et surtout dans les derniers mois de sa vie. Nous ignorons comment l'habile convertisseur a pu s'y prendre pour faire sortir son illustre client du terrain si étroitement circonscrit de la philosophie positive; mais nous serions bien surpris s'il avait pu l'amener à franchir la limite du surnaturel et lui faire croire tout ce que croit l'Eglise ou seulement ce qui est nécessaire pour que le baptême soit autre chose qu'une vaine simagrée. Personne, en effet, ne croira que l'esprit si ferme et si lucide de Littré ait pu accepter les dogmes du péché originel, de la rédemption par le sang de Jésus-Christ et de la Trinité divine, qui se rattachent plus particulièrement à la cérémonie du baptême et lui donnent sa raison d'être. Mais de même que l'Eglise a des trésors d'indulgence pour les pécheurs, elle en a pour les maîtres de la science dont la conversion peut lui faire honneur et profit, et il se trouve toujours, dans son sein, quelque P. Didon pour interpréter les dogmes rationnellement et les obliger à se mettre au pas de l'esprit humain. Que si ces clercs aventureux s'avisent de

prendre les choses au sérieux, et s'égarèrent en fourrageant dans les champs de la science ou de la philosophie, leur sainte mère sait bien les rappeler à l'ordre, les frapper au besoin, et les envoyer dans quelque coin pour y être oubliés et faire pénitence. Jadis il y avait le bûcher ou l'*in-pace* dans un couvent. Les procédés se sont adoucis. L'esprit est le même.

Bref, nous ne pensons pas que l'on ait pu faire de Littré un chrétien, un catholique, mais on a obtenu de lui qu'il en acceptât l'étiquette, et, pour cela, on a fait du libéralisme religieux. On a abandonné le fond pour sauver la forme. Mais lui n'a pu se placer de bonne foi sur le terrain de la religiosité, même la plus vague, qu'en renonçant à la méthode positive et consentant à examiner les grandes questions qui font le fond commun de toutes les religions particulières, notamment celles de l'existence de Dieu, de l'âme immortelle, du but de la vie. Or comme la philosophie positive ne lui fournissait aucune solution à ces questions, qu'elle déclare (à tort selon nous) anti-scientifiques et du domaine de l'*incognoscible*, il a dû accepter que la croyance vint au secours de la science acquise et que la pensée, chez lui, déployât ses ailes dans le champ immense de l'idéal. C'était faire du subjectivisme et risquer de se perdre dans les abstractions métaphysiques, mais Auguste Comte lui-même n'a pas su faire autrement lorsque dans sa seconde phase, il a voulu donner satisfaction au sentiment religieux, trouver une sanction à la morale et rattacher l'individu humain au Grand-Etre-Humanité.

Nous l'avons dit, M. Littré était au fond un Esprit religieux. Après avoir accepté en 1845 et jusqu'en 1851 la transformation religieuse de la doctrine positiviste et le culte de l'humanité dont Auguste Comte s'était institué le pontife suprême, il avait répudié toute cette partie du positivisme Comtiste pour s'en tenir à la philosophie telle qu'elle avait été formulée dans les six volumes du cours de philosophie positive terminés en 1842. Mais s'il avait rejeté la conception religieuse d'Auguste Comte, il n'avait pas cessé pour cela d'éprouver les besoins religieux qui la lui avaient fait accepter tout d'abord, et il ne faut pas s'étonner que ces besoins religieux se soient manifestés vers la fin de sa vie, et aient suscité cette évolution suprême de la dernière heure dont l'école a gémi, dont la libre-pensée s'est indignée et que l'église a su confisquer à son profit. Il est regrettable sans doute que cette évolution ne se soit pas produite plutôt, en dehors de tout contact clérical et sur le terrain du rationalisme. Si M. Littré avait donné à sa philosophie un couronnement religieux lorsqu'il était encore assez jeune et assez bien portant pour mener à fin une pareille œuvre, il se serait épargné la chute qui est venu ternir la fin d'une belle existence toute faite de travail, de bienveillance et de savoir. Était-ce possible? Oui, sans doute, mais il eût fallu changer de méthode, cesser d'être chef d'école et reconnaître qu'on s'était trompé jusque là. Puisse l'exemple de cet homme éminent servir à prouver à ceux qui sont engagés dans la même voie qu'on ne fonde rien avec des négations et que l'église continuera à être maîtresse du spirituel et à croquer des âmes au nez des libres-penseurs et des positivistes, tant que les positivistes et les libres-penseurs n'auront pas de nourriture spirituelle à donner aux âmes religieuses. Ch. FAUVETY.

Phénomènes de Magnétisme lucide, clairvoyance, double vue, attraction lunaire, etc.

(Voir la Revue de Juin 1881, folio 300.)

Je me souviens qu'une fois elle lui répondit : « Je vois bien claire-

« ment ce qu'il y aurait à faire, et je pourrais être bien vite guérie, « mais il m'est défendu d'en parler, car Dieu ne veut pas que la science « avance sans travail, vous avez étudié la médecine, cherchez et vous « trouverez ce qu'il faut. » Qu'on juge de notre désappointement en entendant cette phrase. Elle traitait de préférence dans ses discours des questions de morale, de philosophie, de psychologie. Lorsqu'elle insistait quelquefois pour qu'on lui répétât « *les bêtises qu'elle avait débitées,* » elle se mettait à rire et prétendait que c'étaient des inventions, et que *jamais elle n'avait pu dire cela*. Elle donnait elle-même le signal quand il fallait la réveiller, et à chaque fois elle dictait ce qu'il fallait faire pour cela. Par exemple : elle se faisait apporter un peu de terre humide du jardin, et sitôt qu'elle la touchait, elle se réveillait. D'autres fois elle demandait une bougie allumée, et la prenant dans ses mains, elle ouvrait les yeux se mettait à rire et à se moquer d'elle-même. D'autres fois encore, et cela arrivait le plus souvent, deux personnes se mettaient dans la chambre à côté et causant entre elles, s'arrangeaient de manière à nommer à tour de rôle par leur nom de baptême, toutes les personnes présentes ou absentes qui intéressaient la malade ; elle finissait par celles qui lui étaient les plus chères. En causant de cette manière, ces personnes marchaient vers la malade ; enfin, étant déjà auprès de sa couchette, l'une d'elles prononçait le nom du mari, et le réveil définitif avait lieu. Elle prétendait que de cette manière on rappelait lentement son âme, qui était loin du corps, car tout ce qui est terrestre l'attirait malgré elle et l'empêchait de s'élever aussi haut qu'elle le voudrait. Aussi, jamais elle ne prononçait le nom de personnes dans ses sommeils ; elle disait : *Elle*, pour désigner sa personne, *Lui*, pour désigner son mari ; *la Mère, le Cousin, le Blond, le Brun, etc.*

Quelquefois, elle voyait des Esprits plus ou moins lumineux. Elle a vu une fois, devant moi, sa fille, morte un an après sa naissance, planer dans l'espace *parmi les anges*. « Oh ! quelle est belle et qu'elle est « heureuse ! — disait-elle — on me dit que je puis être tranquille sur « son sort. Ah ! si vous pouviez voir ce que je vois ! que c'est beau, mon Dieu que c'est beau ! » Cela se passait dans les années 1840 à 1843, lorsqu'il n'était pas encore question de spiritisme.

La plus belle de toutes les séances auxquelles j'ai assisté eut lieu le 30 juin 1842. Je regrette de ne plus avoir ce compte-rendu en entier, je l'ai égaré. Cependant les premières phrases me sont présentes à la mémoire, comme si je les entendais, ainsi que les circonstances qui les

ont provoquées. Je vais tâcher de traduire le mieux que je pourrai les paroles que j'ai retenues.

Ce jour-là, je mettais plus de soins qu'à l'ordinaire, à faire boucher toute espèce d'ouverture par où la lumière pouvait pénétrer. Elle faisait boucher les trous des serrures des portes, et insistait pour qu'on fermât mieux les stores, bien que ces derniers fussent en drap noir et que pour nous l'obscurité fût des plus complètes. Avec beaucoup de peine et de recherches, on finit par découvrir une petite fente bien mince entre un store et le châssis de la fenêtre sur laquelle il était suspendu. Un des voisins et ami, monsieur L., présent à la séance, s'étonnait mentalement de ce singulier caprice, comme il nous l'a dit plus tard. La somnambule dit :

« Vous vous étonnez que la lumière du jour m'éblouisse ; elle est
« d'une autre nature que la lumière de l'âme. La lumière de l'âme est
« de couleur bleue ; vous ne la voyez pas, mais moi, je la vois, car je
« ne regarde plus avec les yeux du corps. Sachez que, pendant le som-
« meil clairvoyant, le corps s'endort, tandis que l'âme s'envole ; il
« n'en reste qu'une petite parcelle destinée à entretenir la vie. (1) Si
« celle-là se séparait du corps, vous ne me verriez plus parmi vous.
« Cette parcelle est toujours en relation avec l'âme ; c'est comme un
« cordon lumineux qui me réunit à elle. Oh ! comme je m'élève
« haut !.. Je suis comme couchée sur le rayon de la lune. Figurez-vous
« que vous êtes sur une haute tour et que votre vue embrasse tout l'ho-
« rizon. Mais la vue humaine a des limites, tandis que la vue de l'âme
« n'en a pas, elle voit tout et partout. (2).

Un jour, pendant la séance, il me prit subitement une envie insurmontable de tousser. Sachant à quel point tout bruit était nuisible à la malade, pendant les sommeils magnétiques, et ne pouvant me retenir, je m'enfonçai un foulard de poche dans la bouche. Malgré l'obscurité dans laquelle nous étions plongés, elle vit mes tourments, sentit ma pensée.

— « Il n'y a qu'à tousser, — dit-elle aussitôt, — le bruit ne m'incommode plus maintenant. »

Avec le temps, les facultés de la princesse H. L. prirent encore plus

(1) Aujourd'hui nous aurions compris qu'il s'agit ici de Périsprit, mais alors tout ce récit nous faisait l'effet d'un conte de fée.

(2) C'est une erreur qui provient de l'ignorance de la princesse L. de ces sortes de questions. Nous savons que la vue de l'âme a aussi ses bornes, selon son degré d'avancement. Peut-être, aussi, elle a employé cette phrase pour nous faire comprendre l'étendue des facultés visuelles de l'Esprit, prises dans les meilleurs conditions.

d'extension. Outre ces *clairvoyances indépendantes*, comme elle les appelait, la double vue en état de veille s'était développée en elle. Nous nous en aperçûmes dans plusieurs circonstances, si bien, qu'elle a fini par ne plus le nier, car généralement elle n'aimait pas à parler de ses facultés, retenue par une espèce de fausse honte, par crainte du ridicule. Je vais citer quelques faits dont je fus témoin.

Un soir, elle paraissait inquiète, mais tout d'un coup elle me dit avec impatience :

« Dites donc à quelqu'un de chasser de dessus le seringa, ce chat, qui m'est insupportable. » Elle était couchée sous une muraille à laquelle il n'y avait pas de fenêtre, et sous laquelle du côté opposé, il y avait, en effet, quelques buissons de seringa. J'y allai, accompagné d'un domestique, et nous chassâmes le chat qui, en effet, s'y trouvait.

Une autre fois, on parlait de la nouvelle lune, et je disais qu'on ne la voyait pas encore. « Vous regardez mal, mon cher, dans ce moment même on voit la lune. » Il faisait encore jour, j'allai dans la cour, et à mon retour, je persistai dans ma première assertion. Je surpris alors son regard qui se portait sur le plafond, et elle me dit en riant : « Je vous dis que vous êtes aveugle, on la voit très bien. » Etant ressorti et cherchant dans la direction qu'avait prise le regard de ma tante, j'aperçus en effet, un filet lumineux très mince que la clarté du jour m'avait empêché de voir auparavant. Elle voyait cette lune à travers le plafond, bien qu'il y eût un étage au dessus d'elle.

Une autre fois encore, son médecin étant allé voir un malade dans le voisinage, et son mari étant absent aussi, je me trouvai seul auprès de la princesse; une peur affreuse s'empara de moi à l'idée qu'en leur absence elle pouvait s'endormir et être livrée à mes soins. Je lui demandai de me dire franchement si elle croyait qu'elle aurait son sommeil après dîner (elle sentait cela d'avance), car, lui dis-je, si cela devait être j'enverrais prévenir le médecin. Elle jeta un coup d'œil sur la muraille et me dit qu'il était inutile de l'envoyer chercher. Je m'empressai d'expédier un domestique pour voir s'il était revenu. Il venait de descendre de voiture devant sa maison, qui était à une certaine distance, et qu'on ne pouvait voir du château.

Un jour, dans son sommeil, elle dit que le jeudi suivant à quatre heures et..... minutes du matin, elle aurait des évanouissements comme jamais encore elle n'en avait eu, et que si on ne faisait pas ce qu'il fallait pour agir énergiquement contre ces syncopes et les faire cesser, elle pourrait mourir. Le médecin demanda ce qu'il fallait faire. Elle lui répondit : « Vous avez étudié la médecine, vous

« verrez vous-même ce qu'il y aura à faire ; mais prenez-vous y avec « énergie si vous voulez me conserver parmi vous. » La nuit indiquée, le mari inquiet, craignant de dormir trop longtemps, était resté assis auprès de la chaise-longue de la princesse. S'étant réveillée et le voyant là : — « Pourquoi ne dors-tu pas ? — lui dit-elle. — Quelle drôle « d'idée de rester là à pareille heure ? » Il lui répondit que n'ayant pas sommeil il était venu fumer son cigare auprès d'elle. Dans la chambre à côté on avait préparé une collection de remèdes pouvant être employés dans le cas de forts évanouissements. (A suivre)

Madame Hugo d'Alési, sa mort matérielle.

Les lecteurs de la *Revue* se souviennent que nous leur avons demandé une bonne pensée pour une de nos sœurs les plus aimées, pour un médium d'élite, Mme Hugo d'Alési. Nous avons une triste nouvelle à leur annoncer, triste surtout parce que la jeune femme laisse un époux désolé. Mme Hugo d'Alési a succombé, dans la nuit du 3 au 4 juin, à la terrible maladie, un cancer qui la rongeaient depuis des mois. Elle souffrait déjà, lorsqu'elle fut obligée d'interrompre ses séances, après avoir essayé de se faire illusion sur la gravité des premiers symptômes. Ce n'est qu'à bout de forces qu'elle consentit à se considérer comme malade et à avoir recours aux consultations médicales. Les médecins furent unanimes dans leur diagnostic ; mais on s'efforça de lui dissimuler la réalité de son état. Néanmoins elle se rappelait une maladie semblable dont sa grand'mère était morte, et la similitude des symptômes lui inspirait déjà de cruels pressentiments. Elle lutta pendant de longs mois avec un courage inouï, se soumettant avec patience à tous les traitements qui furent essayés, s'efforçant d'entretenir l'espoir autour d'elle et en elle, toujours douce, toujours bonne, se désolant de ne pas assez penser aux autres à cause de la douleur qui la contraignait à penser à son mal. Notre frère, M. James Smyth qui, dans ces derniers temps, est resté assiduellement auprès d'elle avec une tendresse toute paternelle, et M. Hugo d'Alési nous ont raconté un fait remarquable qui s'est passé quelques jours avant sa mort. A un certain moment, elle sentit une impression singulière. « Je peux m'en aller, dit-elle, seulement je ne veux pas. » Une lutte violente se passa en elle, la sueur lui couvrait le visage. Au bout d'une demi-heure, ce fut autre chose. « Maintenant, dit-elle à M. d'Alési, malgré moi je veux m'en aller, retiens-moi. Je suis entourée d'Esprits. Est-ce une incarnation ? est-ce la mort ? » — « Si c'est une incarnation, lui dit M. d'Alési, il ne faut pas résister, tu ne le pourrais pas. » Bientôt après, elle

tombait en catalepsie. M. d'Alési la dégagea comme il le faisait autrefois dans les séances, et, lorsque la rigidité de la mâchoire fut résolue, ce fut un Esprit familier qui se manifesta par ce corps qui pour la dernière fois faisait œuvre de médium. Les premiers mots de l'Esprit firent une poignante impression sur M. d'Alési. « Celle que tu aimes est partie, lui dit-il. Elle peut rester ou elle est ; il dépend de toi de la rappeler. D'ailleurs sa mission est terminée.... » L'Esprit parla assez longtemps, mais nous nous bornerons à rappeler ces quelques mots. Fut-il jamais conscience soumise à une pareille épreuve ? M. d'Alési ne crut pas devoir assumer une telle responsabilité ; de plus il savait que le désir de la chère malade était de vivre malgré les souffrances ; il la rappela donc. Quand elle fut revenue, elle se souvint vaguement d'avoir vu son corps sur son lit, et, à côté, les assistants dont-elle désigna la place. Quelques jours après, elle partait définitivement, mais d'une manière bien différente. Elle avait dîné avec appétit, et joué aux cartes dans la soirée ; vers minuit, elle se sentit plus faible et elle eut le pressentiment de sa fin ; comme à l'ordinaire, on chercha à la détourner de ces idées ; mais elle embrassa les personnes qui l'entouraient et leur fit ses adieux, puis elle s'assoupit. Comme on épiait son souffle, (elle avait pris la main de M. d'Alési, en lui disant : Fritz, donne-moi la main, j'aurai plus de courage pour partir), au bout de quelques instants elle se réveilla soudain, un chat ayant fait du bruit dans la chambre. « Le vilain chat ! dit-elle, il m'a empêchée de partir, je m'en allais si bien ! c'est à recommencer ! » Elle s'assoupit de nouveau, et son souffle s'affaiblit peu à peu sans qu'on pût savoir à quel moment précis la vie avait quitté ce corps. Si nous avons raconté ces détails, c'est parcequ'ils disent toute la sérénité d'une mort vraiment spirite. Un médium qui meurt ainsi répand sur sa mission toute la confiance qu'il met lui-même en l'immortalité.

Mme Hugo d'Alési (Marie de Peralta) était née à Valladolid (Espagne) ; mais, fille d'une mère française et venue de bonne heure en France, elle connaissait notre langue au moins aussi bien que sa langue natale. Elle était poète, et la *Revue* a publié de belles poésies signées de son nom. Comme médium elle était des plus remarquables. Les lecteurs de la *Revue* la connaissent amplement comme médium à incarnations. Ses communications écrites, obtenues mécaniquement, n'étaient pas moins intéressantes, et dans le cercle de son intimité elle a fait de nombreux adeptes rien que par l'écriture, ce qui est rare. Il faut dire que ces manifestations écrites n'étaient pas moins caractéristiques que celles de l'incarnation. Elle possédait l'écriture méca-

nique bien avant que notre collègue M. Ch. Hue, de Fécamp, n'eût découvert en elle la précieuse faculté par laquelle elle devait couronner sa tâche. Dans ses petites séances intimes elle couvrait parfois des mains entières de papier, au profit d'humbles amis. Elle était modeste et charitable; aussi attirait-elle la sympathie et la confiance. Et, lorsqu'on a porté son corps au cimetière, tous ceux qui l'aimaient se sont pressés derrière sa dépouille et se sont associés de cœur aux paroles émues de M. Chaigneau, de Mme Rosen, et de M. Cochet. M. Leymarie, éloigné quelque temps de Paris par les intérêts de la cause spirite, a eu le regret de ne pas lui adresser aussi, sur sa tombe, quelques mots de bon souvenir.

DISCOURS DE M. C. CHAIGNEAU.

Amis, j'aurais voulu, en ce moment où nous sommes tous réunis dans le souvenir d'une sœur aimée, pour lui dire, non pas « adieu », mais « au revoir », j'aurais voulu pouvoir retracer ici sa vie trop courte et si bien remplie, son dévouement de femme dans le travail, comme sa patience d'ange au fond de la torture, cette noble mission à laquelle elle est restée fidèle sans un instant de défaillance, cette sûreté de cœur et cette délicatesse d'esprit qui la rendaient si sympathique à tous ceux qui l'approchaient, cette modestie touchante avec laquelle elle consentait à l'effacement de sa propre personnalité pour le plus grand profit de tous; j'aurais voulu évoquer tous les souvenirs dont l'accumulation laisse en nous une immense impression de regret; mais pardonnez-le moi, je me sens aujourd'hui impuissant devant cette tâche. Vous le savez tous, au milieu des mille préoccupations qui s'imposent au chevet d'une morte, au milieu des émotions poignantes d'une famille, parmi les amis consternés, auprès d'un époux dont le cœur se déchire comme s'il se sentait arracher la moitié de lui-même, dans cette fièvre des moments suprêmes, dans ce trouble que chacun subit en face de la douleur, il est difficile de garder assez de philosophie sereine pour penser et parler en toute lucidité de mémoire.

Je voudrais tant dire tout ce qu'elle a fait, et je ne trouve que des idées en désordre, quand je pense à la désolation de cette chère enfant qu'elle avait élevée avec les plus exquises tendresses de son âme, au déchirement de notre ami atteint dans cet amour conjugal absolu, qui n'a pas de limites dans les aspirations de l'avenir, car il semble n'en pas avoir dans les racines du passé. C'est que, malgré la raison et les sublimes espoirs qu'elle engendre, les délicatesses du cœur et les souffrances de l'heure présente sont d'autant plus intenses qu'elles

s'imprègnent du sentiment de l'immortalité.

Il y a dans cette assurance de l'avenir une belle et grande consolation, mais c'est une consolation qui ne laisse pas de place à l'atténuation du souvenir, à l'extinction du regret. On devient courageux, parce qu'on a la certitude du lendemain, mais on n'a jamais la cicatrice de l'oubli. Telle est la consolation des forts : une acceptation consciente de l'épreuve. C'est ainsi que la douleur nous prend pour nous agrandir et pour nous faire répandre sur l'Humanité le recueillement de nos amertumes.

Je crains pourtant de me laisser trop dominer par le contre-coup de ces larmes, peut-être aussi par le réveil d'angoisses personnelles que la vue de mon pauvre ami ravive dans mon cœur par une similitude de veuvage. Il faut le dire bien haut, ce que dégage, par dessus tout, la certitude de l'immortalité, c'est une consolation, surtout lorsque cette certitude est appuyée sur l'entretien possible avec nos chers disparus. Lorsqu'il y a en nous une force invincible d'affection qui nous fait vivre avec leur mémoire, c'est un grand bonheur que de pouvoir vivre avec eux autrement que par la communion du regret, et de recevoir la manifestation vivante et palpable de leur présence et de leur protection assidue. Bien des conceptions religieuses et philosophiques ont donné la foi de l'immortalité ; mais aucune encore n'en avait donné la science et la pratique familière, avant que ne fût coordonnée cette rationnelle et lumineuse doctrine qui résume tout ce que l'Humanité a produit de plus pur, en y ajoutant les progrès des connaissances modernes et l'émancipation d'un âge plus viril. Or, ce sont cette science et cette pratique qui tendent à établir de plus en plus la communion définie entre les vivants de la terre et ceux que l'on appelle encore les morts ; ce sont elles qui nous font entrevoir le jour où les uns et les autres ne feront qu'une seule Humanité, où leurs rapports deviendront tellement faciles que la séparation n'existera plus, pour ainsi dire ; ce jour-là, jour de solidarité victorieuse, notre monde entrera dans une ère nouvelle, toute de rayonnement et de félicité. Honneur donc à ceux qui auront préparé la voie ! honneur à ces premiers intermédiaires, à ces premiers médiums qui auront commencé l'œuvre de rapprochement, le radieux trait-d'union entre nos frères invisibles et nous ! Honneur à eux surtout, s'ils élèvent leur concours à la hauteur d'une mission, s'ils ont la bonne volonté modeste, le feu sacré du dévouement, la passion du sacrifice ! Et quel autre a eu ce feu sacré et ce dévouement plus que la chère martyre dont nous venons rendre la dépouille à la terre et dont nous saluons l'Esprit au-dessus de nos fronts ? Que de

luttés elle a eues à subir ! Que de secousses son pauvre corps dévoré déjà par la cruelle maladie n'a-t-il pas endurées sans qu'elle se plaignît un seul instant, sans qu'elle songeât à demander merci ! Allant elle-même au-devant de la fatigue, craignant toujours de ne pas témoigner assez de bonne volonté, emportée par son affection sincère pour les amis invisibles qui avaient besoin d'elle, brave devant les soupçons du scepticisme comme devant les souffrances de sa chair, elle a dépensé sa vie sans compter, tant qu'il lui est resté un peu de force, tant qu'elle n'a pas été clouée sur ce lit dont elle ne devait plus se relever. Et, dans la dernière étape de sa vie (si l'on peut appeler « vie » cette longue agonie de sept mois), quelle patience, quelle résignation, quel héroïsme ! Ceux qui ne l'ont pas vue aux prises avec l'horrible cancer qui la rongait, — qui sait depuis quand ? — ne peuvent se faire une idée de la torture incessante, du martyre de chaque minute qu'elle supportait avec un courage au-dessus de toute expression humaine. Que de nuits terribles elle a dévorées en silence pour épargner sa souffrance aux autres, pour laisser un peu de sommeil à l'époux aimé, qui épiait chacun de ses désirs, chacun de ses besoins, chacune de ses douleurs ! Et quelle énergie, quelle vitalité extraordinaire qui déroutait la médecine ! Certes, si elle y avait consenti, il y a longtemps qu'elle serait délivrée ! Mais elle a voulu rester, elle a voulu vivre ; elle a voulu, et elle a prolongé sa vie, parce qu'elle aimait, parce qu'elle savait le vide irréparable que son départ ferait dans la vie d'un autre. Après avoir été la martyre de la médiumnité, elle a été la martyre de l'amour. C'est qu'elle n'avait pas accepté pour seule tâche de travailler à la science générale de l'immortalité ; elle avait voulu travailler aussi à proclamer l'immortalité de l'amour, et, après y avoir contribué par le concours de ses précieuses facultés, elle a voulu joindre à ce principe, qu'elle aimait, l'appui de son exemple ! Et maintenant elle est partie, et quoique délivrée, elle va peut-être souffrir encore, souffrir de sa souffrance, à lui !

Pauvre chère sœur, j'ai eu le chagrin de ne pas recevoir ton dernier soupir, de ne pas entendre tes dernières paroles ! Mais je sais bien ce que tu m'aurais dit ! Va, sois tranquille : je t'acquitterai ma dette de reconnaissance, et ce que tu as été pour Marie, je le serai pour lui. Comme tu as souffert pour nous ! Comme tu t'es dépensée pour elle ! Je n'ose songer sans une sorte de remords à l'avidité que je mettais dans le désir de ses communications ! Puisses-tu nous avoir aidés à faire une œuvre utile !... Pauvre sœur, je ne puis trouver que des phrases

incohérentes, moi qui aurais tant voulu évoquer en quelques pages dignes de toi le souvenir de ta mission si bien remplie !

Laisse-moi seulement répandre sur ta tombe
Ces quelques vers, comme des fleurs,
Et veuille replier tes ailes de colombe
Pour en effleurer les couleurs ;

Par ton subtil contact ajoute à leurs corolles
Un peu de ton pur idéal ;
Sonde nos cœurs émus, car mieux que nos paroles,
Ils s'embaument de Floréal ;

Viens prendre à pleines mains toutes les fleurs qu'il aime
Dans les arômes de ces cœurs,
Et demande, en passant, un peu [de chrysanthème
A ma plus chère entre tes sœurs ;

Et puis avec tes mains humides de rosée,
Tes mains qui le rafraichiront,
Approche de celui dont la vie est brisée,
Mets-lui cette couronne au front,

Afin qu'il se souvienne, ayant cette auréole
D'hymen sublime et solennel,
Et qu'il porte avec lui le parfum qui console,
Le parfum d'amour éternel !

Qu'on me pardonne ces quelques vers, ces quelques fleurs. Elle aimait tant les fleurs, elle aimait tant les vers ! Beaucoup d'entre nous savent combien elle était un poète délicat, et combien elle en était heureuse ; beaucoup plus encore le sauraient si elle n'avait pas eu cette profonde modestie qui la portait à s'effacer et qu'on ne pouvait vaincre que dans un petit cercle d'intimes. C'était une nature essentiellement artiste, artiste jusqu'au sacrifice. C'est précisément l'exquise souplesse de cette organisation qui en avait fait un médium de premier ordre. Et cette organisation, elle avait accepté d'en faire l'instrument, l'intermédiaire des autres, au lieu d'en profiter pour se faire valoir elle-même. Que de manifestations curieuses, que de grands enseignements, que de belles pages littéraires ses amis nous ont donnés, grâce à elle, sans qu'elle songeât à s'en attribuer aucun mérite ! Oui, la médiumnité était bien la vocation de cette dévouée ; et, comme pour apporter à cette médiumnité féconde une suprême consécration en face

de la mort prochaine, il y a moins de huit jours, un de ses amis venait s'emparer de ses organes pour préparer notre frère à la cruelle séparation. Il nous laissait croire pourtant à une échéance moins prochaine, sans doute pour ménager, jusqu'à la dernière heure, cet instinct d'espérance si nécessaire dans les épreuves humaines. Enfin elle est partie, douce, calme, sereine, sûre de sa conscience, fidèle à ses principes, avec une confiance angélique en ses protecteurs et en Dieu. Elle a dû s'endormir sous l'effluve de ses amis invisibles pour se réveiller entre leurs bras dans la radieuse beauté du triomphe. Ils sont ici, fiers de leur vaillante sœur, et nous les saluons avec elle.

Et maintenant, toi qui restes, pauvre frère éprouvé, console cette famille qui pleure, console cette chère enfant qu'elle avait armée de ses convictions fortifiantes, mais qui est si cruellement éprouvée par la perte de cette affection protectrice; sois fort, viens avec nous travailler encore à la vérité et au progrès; viens te réfugier dans le travail qui féconde les douleurs, afin d'être digne de ta vaillante compagne au jour de la réunion. Inspire-toi d'elle dans les luttes pour l'Humanité, et arbore cette devise qui devrait être celle de tous les inspirés de l'amour : *Par Elle, pour Tous.*

IMPROVISATION DE MADAME ROSEN (*Résumé*)

Ainsi que vient de le dire notre ami, Monsieur Chaigneau, en accompagnant à son dernier asile cette enveloppe mortelle sous laquelle nous t'avons connue, aimée surtout, nous ne te dirons pas *adieu* mais : *au revoir* ! Car nous savons qu'après avoir noblement accompli ta mission parmi nous, ce qui est vraiment toi remonte dans l'espace dont ton dévouement nous a révélé tant d'arcanes insoupçonnés; nos regards te suivent avec nos cœurs au sein de ces demeures toutes pleines de rayonnements éblouissants qui, même au travers de notre deuil, illuminent cette tombe et nous font rêver, non de mort, mais de transformations ascensionnelles et d'immortalité.

O sœur ! nous qui devons rester encore un peu de temps dans les ténèbres de la terre, nous te remercions de nous les avoir éclairées, nous te bénissons d'avoir pour cela prodigué ta vie !

Grâce à toi, il nous est aujourd'hui confirmé que ton Esprit plus vivant, plus agissant, plus aimant que jamais, reviendra près de tes bien-aimés pour les protéger, les consoler et continuer de les initier aux secrets de nos destinées éternelles.

Nous devons aussi, Amie, te remercier au nom des femmes que tu as honorées par l'intelligence, le cœur, l'inépuisable abnégation dont tu as fait preuve. En t'employant dans une telle mesure au grand œuvre de la rénovation humaine, Dieu a démontré que nous, les déshéritées de ce monde, nous ne sommes point frappées d'infériorité originelle et que tous les Esprits sont égaux devant la justice et l'amour suprême.

Chère Sœur ! Tu as marché fidèlement dans ta voie qui était celle du sacrifice, mais il m'est donné de comprendre que là ne se borne pas ta mission. Tu dois, dans un avenir prochain, reprendre, sous une autre forme, tes hauts enseignements.

A bientôt donc : nous travaillerons solidairement avec toi et nous affirmerons de plus en plus, sous tes auspices, les intimes liens qui unissent les intelligences de l'espace à l'humanité d'ici-bas !

S. ROSEN (Dufaure).

DISCOURS DE M. COCHET

Mesdames, Messieurs, Frères et sœurs en la solidarité humaine.

Nous venons saluer à son départ terrestre, une sœur aimée et révérée, nous venons saluer à la vie nouvelle, l'Esprit délivré qui conquiert l'immortelle lumière.

Mme Hugo d'Alési, par les qualités supérieures de sa nature, tendait à cette vie plus haute qui couronne les luttes de la vie humaine. Appelée vers une autre sphère, elle a passé parmi nous, dans un rayonnement de fraîche poésie, touchant à peine la terre, et gardant dans ses yeux la vision d'une destinée plus parfaite qui lui était réservée.

Cette jeune femme, douée des plus brillantes facultés de l'artiste, était une âme vibrante qui reflétait les plus nobles sentiments. Par un contraste qui est le cachet de sa personnalité, elle joignait à la profondeur de pensée d'une intelligence supérieure, l'expansion généreuse, l'impressionnabilité délicate, la simplicité touchante d'un enfant. De là un charme extra-terrestre. On comprenait que cette imagination d'une sensibilité exquise qui trouvait un aliment dans les moindres objets, cet esprit d'une originalité pleine de puissance et de grâce, avait besoin de s'alimenter à une source divine. Cette perception si vive de toutes les formes du beau, cette attraction vers les mystères du monde invisible, cette faculté d'y pénétrer étaient les marques d'une organisation d'élite, trop faible ou trop forte pour notre milieu obscur et

étouffant. Elle devait se pencher vers la lumière, le ciel bleu, l'idéal. Nous eûmes pendant un temps ce spectacle d'une âme qui, par la puissance de la sensibilité même, se meut dans une sphère supérieure à l'humanité, s'y pénètre des plus hautes aspirations. et les répand dans un splendide rayonnement. Mais cette tâche est lourde, écrasante ; et puis, l'infini du ciel attire. Qui sait si d'ardentes aspirations vers un ordre de choses plus harmonique n'ont pas hâté l'évolution de cette âme enthousiaste, faite pour l'épanouissement de la joie ?

Ici nous entrons dans le mystère de toutes les consolations. Tandis que notre cœur se serre, tandis que nos yeux se mouillent devant le voile qui nous sépare de la chère disparue, tandis que nous mêlons nos regrets à ceux de l'ami fidèle qui lui donna avec son nom, tout son amour, tout son dévouement, toute sa vie, nous envisageons avec courage le problème de la mort.

Ah ! sans doute, il nous eût été doux de retenir parmi nous, sous nos yeux, dans nos bras, celle qui s'est envolée ; mais faut-il maudire la loi de séparation ? faut-il protester contre le brusque arrachement qui nous dérobe les meilleurs, les plus grands, les plus dignes ?

Ah ! si nous pouvions subir l'illusion du tombeau, si nous pouvions douter de l'éternité de la vie, c'est ici, c'est sur la tombe de cette jeune femme, devant le souvenir de sa courte existence dont elle a fait un cantique d'immortalité, c'est devant les révélations de son Esprit, illuminé de clartés extra-terrestres, c'est devant le mystère de sa transformation dernière et sous l'influence de son individualité spirituelle affranchie et libre parmi nous, que nous retrouverions des paroles de foi !...

Elle croyait, cette intelligence pure, à l'éternité de la vie, à l'ascension infinie, à l'absolu de l'amour. Elle se sentait invinciblement attirée vers les hauteurs sereines de la perfectibilité. Elle y plane à présent.

Laissons passer cette âme !... elle sait qui l'appelle : elle avance dans la vérité, elle gravite vers Dieu ! G. COCHET.

Le temps, par Amalia Domingo y Soler.

Tiré de la Revista Estudios psicologicos de mai 1881.

Le temps est le seul trésor que possède l'homme.
Les honneurs, les richesses, disparaissent en quelques secondes,

notre santé est aussi fragile. — Si nous aimons, nous ne sommes payés le plus souvent que par l'indifférence ou l'ingratitude. Si nos connaissances scientifiques nous enorgueillissent, nous sommes obligés de nous incliner bientôt devant des intelligences supérieures. — Nous pouvons tout perdre dans cette vie : la richesse, la renommée, la liberté, la vertu, notre misérable corps, tout, tout, le temps seul nous reste pour laisser toujours et partout sa marque indélébile. — C'est notre ombre. En quelques lieux que nous allions, il nous suit. — Il est notre lumière, notre progrès. Il est toute notre espérance et toute notre félicité. — Que serait l'homme sans le temps illimité ? Le temps c'est le symbole de Dieu. Il révèle tous les mystères. Il dissipe toutes les craintes. Il fait disparaître le doute. Il donne à chacun selon ses œuvres. C'est le muet des siècles dont l'éloquence est supérieure à celle de tous les orateurs du monde. — Lui seul possède la connaissance de la vérité. Il est le pacificateur des peuples. Il cicatrise les profondes blessures du cœur de l'homme. O temps ! temps ! si les ingrates humanités t'ont représenté sous la figure de Saturne dévorant ses fils, comme elles t'ont mal compris ! Tu n'anéantis ni les êtres, ni les causes, au contraire tu en es l'éternel rédempteur. Tu dépouilles l'homme de sa vieille enveloppe pour lui en donner une nouvelle. Tu renverses les arbres centenaires lorsque ses racines repoussent. Tu flétris les fleurs pour nous offrir ensuite des fruits délicieux. Tu dissipes nos jeunes illusions pour nous donner en échange la profonde réflexion de l'âge mûr. Tu es le sculpteur de Dieu. Tu modèles ces grandes figures qui illustrent les siècles. Tu es la vie parce que tu es la lumière ! O temps ! nous te rendons hommage, nous t'adorons en ton œuvre immense ; si nous pouvions exprimer tout ce que tu nous inspires, l'humanité entière chanterait nos hymnes. Tu es indubitablement le souffle de Dieu qui donne la force, tu sers de moteur aux mondes et aux humanités qui les habitent. Tu fais oublier les insultes, tu éteins les haines. Tu crées de nouvelles affections. Tu es le mathématicien éternel qui trace les figures géométriques et trouve leurs proportions exactes. Tu fais disparaître les ombres que projette toujours la lumière factice des sophismes. Tu es la vérité, et tu te manifestes en tous lieux. La plupart du temps nous ne reconnaissons pas tes utiles enseignements, mais toi, émanant de Dieu, comme Dieu tu es patient, parce que comme lui tu es éternel, tu souris en voyant nos faiblesses, nos misères et tu dis : Ils vien-

dront à moi les fils prodigues, tous retourneront à la maison du Père universel, tous prendront part au banquet des siècles, tous progresseront, parce que leur destinée est de progresser. — Si utile que soit le temps pour toutes les questions de la vie, il est surtout indispensable pour les écoles philosophiques dont le développement n'est jamais rapide: il leur manque beaucoup pour l'être réellement, et ce n'est point étonnant, puisque des obstacles sans nombre s'opposent à ce développement — on invente mille nouvelles, on forge un grand nombre d'erreurs absurdes et l'ombre se fait, mais elle se dissipe avec le cours des années; si les années ne suffisent pas, les siècles sont là. — L'école spirite rationnelle doit beaucoup au temps. C'est lui qui lui a démontré avec des manifestations distinctes, à différentes époques, que les morts vivent, que les âmes nous communiquent leurs peines, que les Esprits nous racontent leurs joies, et chaque démonstration a produit des effets divers. Quelquefois, la terreur et l'incrédulité ont repoussé la vérité, la superstition et le fanatisme se sont appuyés sur des révélations d'outre-tombe pour créer des mystères, et à l'aide de ces éléments, on effraye les peuples ignorants. Aujourd'hui, grâce au temps, les portes du sanctuaire se sont ouvertes et les livres sacrés se sont multipliés, et les hommes ont connu la valeur des légendes religieuses, fables mystiques, traditions basées sur les ténèbres. Rien ne vient de rien. Cette découverte a donné un nouvel essor aux écoles scientifiques philosophiques et l'aurore d'un splendide avenir se lève à l'horizon. Temps! temps! Rédempteur des mondes. Prophète infallible, combien te doivent les humanités. Nous t'adorons, nous voyons en toi le progrès. Tu es l'héritage de Dieu. Tu es fort parce que tu réalises les grands effets. Tu es le sage des sages parce que tu t'inspires de l'expérience. Tu es le juge suprême. Tes arrêts sont admirables parce qu'il sont toujours justes. Tu es le vengeur des martyrs. Tu es la vie parce que tu es l'éternité. Dieu, la nature, et le temps, forment l'auguste trinité du mystère de la création.

Le Messager de Liège. — Nos amis du *Messager* nous prient d'avertir leurs lecteurs que leur année sociale recommence en juillet 1881. Chacun a pu se rendre compte des efforts que fait cette feuille bi-mensuelle pour satisfaire ses lecteurs aussi demande-t-elle un appui et des abonnements pour mieux continuer l'œuvre entreprise, celle de notre cause pour sa diffusion et sa défense.

Le Comité de la revue spirite recommande aussi la *Revue belge du spiritisme*, qui défend vaillamment notre doctrine, avec intelligence avec une haute et courageuse initiative.

Nécrologie

L'un de nos bons, de nos meilleurs amis, un propagateur zélé et éclairé du spiritisme dans le Levant, s'est envolé vers l'erraticité; cet Esprit distingué a dû quitter sa famille, sa femme bien-aimée, ses enfants, ses parents de Constantinople, tous profondément attachés à notre philosophie, pour accomplir une autre mission dans l'espace, au milieu de la grande famille spirituelle.

Sa jeune femme est courageuse, pleine de dignité; Dieu aidant, elle pourra élever ses filles dans l'amour des vérités qui ont toujours été la consolation des familles Leüe et Brest, en faire des femmes pleines de sens dont l'intelligence sera au-dessus des préjugés.

Nous le savons, M. de Lesseps, par respect pour la mémoire de Louis Brest, ce grand cœur, continue à la jeune veuve toute sa confiance; le père protège les siens par delà la tombe. — Notre sympathie à nos chers affligés de Port-Saïd.

Nous donnons in-extenso, le récit suivant tiré du journal l'*Egypte*, Edition du *Caire*, 29 mars 1881.

Nécrologie. — La colonie française de Port-Saïd, si cruellement frappée dans ces dernières années, vient de subir une nouvelle épreuve. Elle accompagnait mardi à notre dernière demeure les restes d'un homme de bien, d'un honnête homme dans la plus large acceptation du mot : M. Louis Brest, ancien fonctionnaire du Gouvernement égyptien, établi parmi nous depuis sept ou huit ans en qualité d'entrepreneur du service du lest.

Brest appartenait à une de ces vieilles familles établies depuis des siècles dans les échelles du Levant et qui gardent si profonds dans leur cœur l'amour et l'attachement à la patrie d'origine. Les Brest sont consuls de France de père en fils dans l'île de Milo, et c'est au grand-père de notre regretté compatriote que la France doit de posséder cette merveille de sculpture qu'on a baptisée la Vénus de Milo.

Brest, plein de vie et de santé, il y a quelques jours à peine, a été arraché à l'affection de ses amis d'une façon brutale. Quelques heures ont suffi pour réduire à néant ce corps plein de santé et de vie, et plonger dans le deuil une famille dont il était l'unique soutien et pour laquelle il se débattait inutilement contre le destin depuis quelques années, d'une façon désespérante. La veuve et les cinq enfants qu'il laisse ne se consolent jamais, et ce ne sont pas les manifestations de sympathie dont elles sont l'objet de la part de toute la population qui pourront atténuer la rigueur du coup qui vient de les frapper.

Brest n'était âgé que de 44 ans environ. Cette mort si rapide a vivement préoccupé l'opinion; on s'est demandé qu'elle pouvait bien être cette terrible maladie qui emportait en quelques heures un homme robuste, actif et jeune encore. Les commentaires ont marché grand train, comme de coutume dans les petites villes, et en face de ce mystère plusieurs personnes ont été frappées de terreur.

Voici ce qu'il résulte de renseignements puisés à une source autorisée, et que vous voudrez bien publier pour rassurer ceux qui pourraient avoir des craintes.

La maladie dont est mort Brest, quoique rare, — surtout à ce degré d'acuité — n'a rien de mystérieux : c'est la Myélite (inflammation de la moëlle épinière). Le 21, vers six heures du soir, la maladie débutait par de violentes douleurs lombaires, continuait par la paralysie des membres inférieurs. Le 22, à 9 heures du matin, heure à laquelle les premiers soins furent donnés, l'inflammation avait atteint la partie supérieure de la moëlle, la paralysie des bras était complète, celle du thorax commençait. Les secours de l'art étaient absolument impuissants, — quelques heures après, l'inflammation atteignait toute l'étendue des vertèbres cervicales, la paralysie du thorax était complète et la mort arrivait par suffocation.

Il n'y a dans cet ensemble de symptômes rien que de très normal, c'est la marche habituelle de la myélite aiguë qui, du reste, ne se présente que bien rarement et jamais sous forme épidémique.

Un discours a été prononcé sur la tombe par M. Oldirni, directeur de l'école laïque des garçons, dans lequel, il a retracé les qualités du défunt et les regrets qu'il laisse parmi nous.

M. *Van-de-ryst Yacinte* notre F. E. C., de Spa, nous annonce la désincarnation de Mme Vve Pierre Licops, née Catherine-Marie-Constance Van-de-ryst, à Tongres et à l'âge de 47 ans; il demande pour cet Esprit notre bon souvenir.

Est mort aussi, corporellement, M. *Robillard* magnétiseur émérite, spiritualiste éclairé, ancien président de la Société magnétique de Paris.

Le père de l'un de nos médiums les plus estimés, *Mlle Mathilde Chambrier* est décédé; notre sœur en croyance nous demande de prier pour son cher disparu.

Mlle Joséphine-Marie Carrier, jeune fille âgée de vingt ans, fille unique modèle de douceur, de bonté, de courage au travail, s'est désincarnée le 20 juin; cet Esprit nous protégera. En juillet nous reparlerons de cette chère S. E. C.

M. *Ami Louis-Constant Herman*, allié à la famille E. Bonnemère l'historien, est décédé le jeudi 16 juin, ce fut un bon Esprit auquel nous devons envoyer une bonne pensée.

M. *Frédéric Hauck*, membre du Comité du journal le *Messenger de Eiège*, a émigré dans l'erraticité, le 19 juin 1881; nous reparlerons de ce frère dévoué en juillet prochain.

L'ÂME ET SES MANIFESTATIONS A TRAVERS L'HISTOIRE, par *Eugène Bonnemère*, ouvrage couronné par la *Société scientifique d'études psychologiques* (1).

L'écrivain distingué, l'historien exact et consciencieux à qui l'on doit l'*Histoire des Paysans*, l'*Histoire des Camisards* et celle de *La France sous Louis XIV*, vient de couronner dignement sa carrière en écrivant ce nouveau volume, et la Société scientifique d'études psychologiques s'est honorée elle-même, en lui attribuant le prix Guérin destiné au meilleur ouvrage sur cette question : « Rechercher quelles ont été à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religion, des grands philosophes, sur l'existence des esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux. »

Rien de plus instructif et de plus attachant que ce livre d'histoire où le lecteur voit défiler sous ses yeux toutes les civilisations et toutes les races, venant raconter leurs idées religieuses ou philosophiques, et témoigner de leur commune croyance à la vie d'outre-tombe et aux relations effectives entre les âmes des morts et celles des vivants.

Cette croyance aux Esprits et aux âmes des morts, la première qui se manifeste chez l'homme primitif et à tous les degrés de l'état sauvage, l'auteur nous la montre dans toutes les religions du passé, dont elle fait le fond commun. Il nous la fait constater chez les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, en Egypte et dans l'Inde, dans la Chine où elle n'a pas cessé de persister au sein des trois cultes qui s'en partagent les populations. Il nous la signale dans la Grèce et l'Italie, en Gaule et en Scandinavie, en Judée et enfin dans le Christianisme et le Mahométisme.

Ajoutons que ce livre est écrit d'un style clair et sobre de développement, qu'il est plein de faits et animé d'une douce et sereine philosophie, toute faite de lumière et de bons sens. On peut le recommander à tous les amis de la vérité, à quelque opinion, à quelque croyance qu'ils appartiennent, et tout particulièrement aux Libres-Penseurs qui aspirent à quelque chose de mieux que les jouissances bestiales de la matière et s'inquiètent du but de la vie, du progrès de l'humanité et de la solidarité qui nous unit à tous les êtres.

Nous reparlerons de l'âme et de ses manifestations dans l'histoire.

Erratum.—Dans l'article, « un médium poète à Florence, » la rédaction a signé : Tremeschini, du Panthéon, ingénieur et astronome, tandis que, M. Tremeschini n'avait fait suivre son nom d'aucun titre; nous déclarons ici, que la rédaction a cru réparer simplement une erreur de M. Tremeschini, qui réclame cet erratum.

(1) 1 vol. in-18 de 350 pages, prix : 3 fr. 50, à Paris, chez Dentu, au Palais-Royal et à la Librairie des sciences psychologiques, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Note. Nos lecteurs ont lu les communication intitulées : Des lois qui régissent l'univers, page 292 de la Revue de juin 1881.

Dans une Revue précédente nous avons fait nos réserves, au sujet de nos communications, reçues par M. le C. Toutant, un vétéran du spiritisme, auquel un Esprit a dicté sa théorie.

Cette théorie, nous a prouvé que nous pouvions nous appuyer sur le criterium du livre des esprits d'Allan Kardec. La logique des dictées médianimiques, qui ont constitué ce volume célèbre n'étant nullement ébranlée par les arguments de l'Esprit qu'a signé Charles : C'est l'opinion du Comité de la Revue, celui de nos lecteurs.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Le doute. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr. 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Babin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé. Spiritisme devant la science. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — Notions d'astronomie de A. Babin, nouvelle édition

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau, dont la *Revue* a parlé le mois d'octobre 1880, s'enlève rapidement; l'éditeur prépare la deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0^m 60 sur 40; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr., plus le port à la charge du destinataire, chaque famille doit avoir ce tableau utile.

Le fondateur du Familistère à Guise, couronne son œuvre par une association du capital et du travail, entre lui et les ouvriers les plus méritants de son usine; pour bien définir cette œuvre il a édité un volume in-8, où se trouvent avec des notions préliminaires, les statuts de l'association et ses règlements. Prix de la *Mutualité sociale*, avec gravures du Familistère et des ateliers : 5 fr. — Solutions sociales, 5 fr.

Le mois prochain, nous causerons des ouvrages qui ont eu le prix Guérin celui de M. Rossi de Gustiniani intitulé : Le spiritualisme dans l'histoire, 3 fr. port payé, et celui de M. Eugène Bonnemère, intitulé : L'âme et ses manifestations à travers l'histoire, 3 fr. 90 port payé.

Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, ils offrent le plus grand intérêt.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFÉRENCES.

M. Voisin 10 fr. — M. Guilbert 4 fr. — M. Rodigues 5 fr. — M. Crouzet 40 fr. — M. Guiliène 6 fr. — M. Laforest-Demost 20 fr. — M. Couzinet 5 fr. — M. Jésupret fils 5 fr. — Jésupret Henri 3 fr. — M^{lle} Marie Jésupret 2 fr. — Pierre François 2 fr. 50 — De Lellio 1 fr. 50 — Dargaud 3 fr. — Meurin 4 fr. — Masclat 4 fr. — Léon Davaine 2 fr. 50 — Bavay 1 fr — M^{lle} Davril 1 fr. — Natiez 1 fr. — M^{me} Prax 12 fr. 70 — M^r B. 20 fr. — Jean Fontenasse 6 fr. — Jacques Rey 50 fr. — Groupe de Caen 15 fr. —

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES.

M^r Cornilleau 10 fr. — M^r Latapie 3 fr.

Nouveaux Membres de la Société scientifique d'études psychologiques.

M^{me} Noëggerath à Paris, M^{me} Laforest Demost à Saint-Domingue, M^{me} Anna Vallengberg à Stokolm, M^r Tiedeman Marthèse (Allemagne), M^{lle} Tiedeman Marthèse, M^r L. Martinez del Campo au Mexique.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris, typ. de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.